



Clairières dans le ciel, 1902-1906

Francis Jammes

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Clairières dans le ciel, 1902-1906

Note. — Les poèmes En Dieu et L'Eglise habillée de feuille sont des plus récents. Ils ont été écrits après mon retour au catholicisme, l'un en 1906, l'autre en igoô. — F. J.

A Edmond Pilon.

D jiiice année à venir de la Vie éternelle : Primevères qui ne vous fanerez plus.. . Ailes d'oiseau jamais fermées... Iris... Et gaies ombrelles.

Gaies ombrelles d'enfants, et rires d'un Jeudi

qui ne finira plus... Silence de Midi...

Joie calme qui s'étend aux champs du Paradis...

J'ai faim de toi, ô Joie sans ombre ! faim de Dieu. Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux pour qu'au dedans je voie enfin s'ouvrir les Gieux.

Absence de tout mal... O jour d'un Jour doré! où, sans nuit à son âme, on verra s'étaler les ailes de métal de l'azur sur les blés.

Je veux voir, car je suis plong-é dans ce mensonge qu'est la vie qui n'est pas la Vie. Que Dieu nme plonge dans Ce Qui Est, Pleurez, ma chercheuse d'oranges.

Mon amie dont la voix perçait le cœur des bois :

si douce qu'elle fût, il me faut une voix,

plus douce, et une Amour plus douce encor que toi..

Choses, je ne vous ai pas vues encore... Roses, comment donc êtes-vous au Ciel où est éclos la Rose de mon Dieu où mon Dieu se repose ?

Voir un Jour dans le Ciel ceci : cette maison d'où je reviens et où tu fus. C'est la saison de la neige, après-midi d'Annonciation.

Chère Eugénie, sur cette neige il y avait des empreintes de pieds d'oiseau, et j'ai posé mes pas sur ces pas délicatement tracés.

o toi qui vois du Ciel comment ces choses sont : que je puisse les voir plus tard à l'unisson de ton cœur, en l'Eté des Résurrections 1

... Sont-ce des colibris verts là où l'Indienne

— ta belle-sœur — et ses amies rient sous les chênes, vers le ruisseau ? O pauvres rideaux d'indienne !

Salut, g-rande âme, ô sœur au front droit comme Dieu, amère et sainte! Réponds-moi du haut des cieux? Que vois- tu que je n'aperçoive en ces doux lieux ?

Cette eau est plus courante encor que dans la vie, l'eau aux yeux bleus comme toi-même. Et la prairie majestueuse ne s'éteint plus. Il est Midi.

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant. Et les lourds papillons du nouveau Firmament vont et viennent à la lueur du Tout-Puissant.

Annonciation de Tâme en ce Dimanche...

— Mon frère, que vois-tu ? — Je vois les fumées blanches que font à l'horizon les chemins qui serpentent.

— Que vois-tu ? Que vois-tu ? — Cette tapisserie où ma prière et ma pensée anéantie

se brisaient, cette tapisserie si flétrie...

cette tapisserie de ta chambre glacée,

cette tapisserie humide où finissait

le monde — ainsi pour moi! — alors que tu vivais..

Comment la vois-tu dans cette chambrette austère où ta désolation grande comme la Terre s'épandait ardemment en muettes prières ?

C'est donc là que tu as appelé mon Dieu,

avec des mots si purs qu'ils formèrent ce creux

où le croyant qui meurt entre enfin dans les Gieus ?

Cayla! Gayla 1 Les jeunes filles vagabondes sont venues. Elles ont noué leurs tresses blondes aux tresses qu'en courant le soleil fait à l'onde...

Le chat noir, quel est-il dans la noire cuisine? La giroflée sanglante au perron en ruine comment est-elle donc dans la Gité divine?

L'enclos est éternel, le bosquet éternel,

Maurice est éternel, le salon solennel

est éternel... Ma sœur, vois-moi du haut du Ciel?

Ton misérable lit de servante du Ciel,
je sais que je ne l'ai pas vu tel qu'il est, tel
qu'en ce jour d'Annonciation Gabriel
le jonchait de perce-neig-e. Car il est dit,
car il est dit, ô vierg-e amère, à l'introït :

« Des chœurs de vierges près du Roi sont introduits.

Béatitude, haies de roses, Juins dorés, baumes, sombres ver-
deurs des torrides forêts, l'Amour vous frappera de son éternité .

De même que tandis qu'à l'autel villag-eois le Sacrifice a lieu, il
a lieu à la fois sur l'Autel élevé par la divine Joie :

de même notre vie qui se passe sur Terre passe dans l'Infini
par le même Mystère, préparée par chacun, à jamais sombre ou
claire.

Les cieux d'Avril veinés comme une ag-ate bleue par les
branches à nu des platanes rug"ueux éclateront laissant enfin
voir les vrais Cieux.

14 V CLAIRIERKS DANS Mi CIEL

Rentrer en soi, à la Face du Dieu vivant,
telle est la Loi. Rien n'est omis, ni le Printemps,
papillon bleu emprisonné par des enfants,
ni le baiser lég-er d'une enfant scrupuleuse,
ni la plaie de mon cœur, ni la jacinthe heureuse

qui roug-it au parfum d'une g"org-e peureuse.

Triple cri de la haute alouette enrouée, jacassements dans les sapins, qui éveillez de blonds sommeils épanouis sur l'oreiller...

Que seront, que seront ces rires et ces cris, quand Dieu, levant le store bleu de l'Infini, illuminera tous ces nids et tous ces lits?

Tout ce que l'on peut voir, il faut que l'on le voie, que l'on entende aussi parler toutes les voix, et que l'on touche et que l'on sente les lilas

qui, dans le parc, au seuil de cet autre Univers, fondent à ce Soleil le feu de leurs cœurs clairs, ô Gajla! leurs cœurs plus transparents que l'air...

Je vous reporterai, ô choses du Passé à qui ma poésie prêta tant de beauté, je vous reporterai où il faut que vous soyez 1

Je vous reporterai au Futur où vous êtes.

Je me trompais quand je pensais, fraîches coudro'te

qu'aucun vers ne log-eait au creux de vos noisettes

Ce que j'imag'inais dans sa suprême essence, ce dont je fai.'^^ais une ancienne romance, c'étaient les visions du Ciel qui nous devancent :

o jambes nues dans l'eau tiédie par le solstice! O robes chaste-ment serrées entre les cuisses ! O racine où se réfugient les écrevisses I

Vous vivez de votre splendeur spirituelle, vous existez encor, vous êtes encor réelles, vous existez, car la beauté est immortelle.

Eugénie, Eugénie, tu me parles tout bas. Nous savons que sur la terrasse où tu rêvas, tu revis. Mais, hélas! nous ne te voyons pas.

Mais l'ang-e familier des choses invisibles,
mais les saints voient encor sur ton chapeau flexible
les iris qui l'ornaient renaître incorruptibles.

Eug-énie, c'est au mois de Mai que vous mourûtes, au blanc mois de Marie. Ou entendait la flûte d'un enfant se mêler au bruit d'eau de la chute.

Et pais tout fut. Eugénie, vous vous en allâtes.

On entendit glisser à peine les savates
de la servante. Et le chien mit entre ses pattes

son museau plein de terre. Et Dieu vous accueillit. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Votre ang-e vous avait suivie.

Dans l'ineffable ardeur de l'Amour spirituel, il était à g-enoux, offrant à l'Éternel cinq ou six g-iroflées du perron paternel.

Et Dieu, dans la simplicité de sa grandeur, prenait, ô Eug-énie ! ces misérables fleurs qui rayonnaient alors d'être dans sa Lueur.

Et, dans le plus profond de votre âme éclairée, amie qui m'entendez, à jamais s'étendait Téquateur des Pays de la Sérénité.

... La flûte d'aulne frais qui mêlait son soupir au vôtre, à ce moment où vous alliez mourir, chantait encor sans que semblât que dût finir

cette humble pastorale enfin divinisée.

Et vers les véritables prés ce chant montait,
calme. Et calme, l'Ag-neau de Dieu là reposait...

Cependant que, le long- du ruisseau, la Colombe se promenait,
ardente, et couvrait de son ombre, en passant devant lui, le Lys
miré par l'onde.

Que g-rande et douce fut votre béatitude, quand vous revîtes,
mais exempt de décrépitude, l'arbre sous qui vous vous asseyiez
d'habitude,

Maurice et vous, afin de mieux croire et rêver I Maurice, il
était là. Vous êtes arrivée. Il a ouvert les bras. Il vous a dit : Ave !

18 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

Vous VOUS êtes assis tous deux comme autrefois, comme at-
tendant encor cette heure dji repas qu'indiquaient les constella-
tions sur les bois.

Eug-énie, « dans ce Ciel qui ne passera pas^ » (c'est vous qui,
une nuit, écrivîtes cela), avez-vous prié Dieu pour le ciel du Gayla
?

... Orion s'élevait, uni à la cadence
des mondes et planant dans le mortel silence
où l'âme, déployant ses ailes, se balance.

Je viens à vous, ô morts ! Vers vous va ma prière. Mon Dieu
aux pieds blessés entre dans ma chaumière. Comment le recevoir
? Je suis dans la misère.

C'est lui que vous voyiez jadis au Gayla, lorsque le voyageur sous la modeste Croix s'agenouillait au carrefour blanc qui poudroie.

O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là !

La matinée mouillée est lourde de lilas.

Que ne suis-je avec vous dans cet autre Gayia î

ïQ

O mon âme, mon âme, ô mon âme liée

à mon Dieu, entends-tu parmi les peupliers

du Ciel les rossig-nols aux chants multipliés ?

Que je sois avec vous, puisque vous me parlez, puisque mon Dieu en moi vibre comme le blé aux respirations des siestes de l'Été.

Je t'aime, Esprit ! Mon âme est celle du Cantique.

Elle est ta fiancée gracieuse et rustique,

sous les poiriers de la Saint-Jean mélancoliques.

Qu'elle aille donc entre Maurice et Eug-énie ! Qu'elle aille à Toi avec les fleurs qu'elle a cueillies au Gayla, dans une éternelle prairie,

et qu'elle soit plongée toute nue dans la Vie.

TRISTESSES

Je la désire dans cette ombreuse lumière

qui tombe avec midi sur la dormante treille,
quand la poule a pondu son œuf dans la poussière.
Par-dessus les liens où la lessive sèche,
je la verrai surg-ir, et sa fig-ure claire.
Elle dira : je sens des pavots dans mes yeux.
Et sa chambre sera prête pour son sommeil,
et elle y entrera comme fait une abeille
dans la cellule nue que blanchit la chaleur.

Elle était descendue au bas de la prairie, et, comme la prairie était toute fleurie de plantes dont la ti^e aime à pousser dans l'eau, ces plantes inondées je les avais cueillies. Bientôt, s'étant mouillée, elle g'ag-na le haut de cette prairie-là qui était toute fleurie . Elle riait et s'ébrouait avec la g-râce dej[^]-ing-andée qu'ont les jeunes filles trop grandes. Elle avait le reg-ard qu'ont les fleurs de lavande.

TRISTESSES ■?

Dans le chemin toujours trempé, tant j est épais
Je feuillag-e visqueux de l'aulne amertume,
nousnous promènerons. Mais comme elle est plus ;T;-ianMe
que moi, c'est elle qui écartera les branches
et elle encore qui mettra sur mon épaule
sa joue et ses yeux bleus qui fixeront le sol.

20 CLAIHIÈHES DANS LE GIKL

Elle est gravement gaie. Par moments son regard se levait comme pour surprendre ma pensée. Elle était douce alors comme quand il est tard le velours jaune et bleu d'une allée de pensées.

TRIS I ESSES

Parfois, je suis triste. Et, soudain, je pense à elle. Alors, je suis joyeux. Mais je redeviens triste de ce que je ne sais pas combien elle m'aime. Elle est la jeune fille à l'âme toute claire, et qui, dedans son cœur, garde avec jalousie l'unique passion que l'on donne à un seul. Elle est partie avant que s'ouvrent les tilleuls, et, comme ils ont fleuri depuis qu'elle est partie, je me suis étonné de voir, ô mes amis, des branches de tilleuls qui n'avaient pas de fleurs

Un poète disait que, lorsqu'il était jeune,

il fleurissait des vers comme un rosier des roses.

Lorsque je pense à elle, il me semble que jase

une fontaine intarissable dans mon cœur.

Comme sur le lys Dieu pose un parfum d'église,

comme il met du corail aux joues de la cerise,

je veux poser sur elle, avec dévotion,

la couleur d'un parfum qui n'aura pas de nom.

TRISTKSES

Son souvenir emplit Tair si clair que j'ai cru que l'ombre d'un oiseau me tombait sur la tête. Le tulipier d'un parc est d'un vert noir et cru. Une beauté sans nom emplit l'azur, du faite des pignons enfumés au plus loin horizon. Dans le salon où elle vint, dans le salon où il y avait des lilas sombres comme la nuit, il y a maintenant des roses dans un verre et un bouton de magnolia que ma mère a posé sur le piano creux et verni. Cette fleur ne s'est pas encore épanouie, mais elle s'est gonflée comme pour éclater, et se soulève hors du vase, et l'on dirait qu'elle va s'envoler au milieu de l'Été. Je ferme ma croisée pour mieux enfermer l'ombre. Je songe. J'ai souffert. Je ne sais plus. Je songe.

La pompe grince et mon chien dort sur le parquet. Quand donc viendra le jour où, poussant le loquet de la porte d'entrée qui rêve sous le cèdre, sa main fera jaillir sur les dalles usées tout ce que sa présence amène de lumière ?

TRISTESSES

Au pied de mon lit, une Vierg'e négresse
fut mise par ma mère. Et j'aime cette Vierg-e
d'une relig'ion un peu italienne.
Virg"o Lauretana, débout dans un fond d'or,
qui me faites penser à mille fruits de mer
que l'on vend sur des quais où pas un souffle d'air
n'émeutles pavillons qui lourdement s'endorment,
Virg-o Lauretana, vous savez qu'en ces heures

où je ne me sens pas dig-ne d'être aimé d'elle,
c'est vous dont le parfum me rafraîchit le cœur.

Elle avait emporté des brassées de lilas. Et, comme elle partait couverte de printemps, elle était comme un lys qu'un pollen ravissant aurait poudré. Son front est lisse, un peu trop g-rand. Les lilas qu'elle avait, elle les posa là . Je me suis approché de ces fleurs fatig-uées d'avoir été tenues un moment dans ses bras. Courbé comme un enfant de chœur par l'encensoir, sur leur sombre parfum ma bouche s'est posée. Elle a tendu la main et m'a dit au revoir.

TRISTESSES 33

Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve, et s'il faut que j'ajoute, dans ma vie, une fois encore, la désillusion aux désillusions ; et, si je dois encore, par ma sombre folie, chercher dans la douceur du vent et de la pluie les seules vaines voix qui m'aient en passion : je ne sais si je guérirai, ô mon amie, ..

CLAINIEHES DANS LE CIEL

Je ne désire point ces ardeurs qui passionnent.

Non : elle me sera douce comme l'Automne.

Telle est sa pureté que je désirerais

qu'elle eût sur son chapeau des narcisses-des-prés.

Mais que, si elle doit me donner cette grâce

que la blanche vertu rend calme et efficace,

et veiller aux travaux ainsi que la fourmi,

je la voie au jardin me sourire parmi
les carrés de piments que Septembre rougit.
Ils me feront penser à mes passions passées.
Elle sera le lys qui les a dominées.

THl.sri .SSES

o mon cœur ! ce sera dans l'Août bleu et torride. Lasse, vous poserez sur le coffret de buis vos ciseaux où s'accrochera de la lumière. Vous laisserez aller votre taille en arrière. Vous fermerez vos cils sur vos jeux de lavande dont l'Eté semblera parfumer votre chambre. Il sera je ne sais quelle heure après-midi : rheure où la guêpe en feu va boire dans les puits. J'arriverai, par le grand soleil ébloui. Je vous verrai ainsi, ô ruche pleine d'aube, moulée par le sommeil dans votre chaste robe. Et je m'approcherai tout doucement de vous, et, sans vous déranger, mettrai sur vos genoux des fraises et du pain et du sucre d'abeille. Bientôt, vous éveillant de ce demi sommeil, vos lèvres écloreont sur ces fruits et ce miel

comme une rose tendre et toute caressée,
ou comme un abricot plein d'encens qui s'entrouvre.
o ménag-ère amie, framboise des forêts,
chaperon rouge errant qui se nourrit de baies,
ô vous qui par moments à mes yeux évoquez
la gravure où Perrette a renversé son lait :
vous ne me direz pas combien vous accablait

cette sieste où l'Eté fait peser son délire.

Vous vous relèverez. Vous me regarderez.

Et, pleine d'un sanglot, alors vous sentirez

sourire dans mon cœur votre propre sourire.

TIVISIK.SSKS

Nous nous aimerons tant que nous tairons nos mots, en nous tendant la main, quand nous nous reverrons. Vous serez ombragée par d'anciens rameaux sur le banc que je sais où nous nous assolerons. C'est là que votre amie, cette fée du hameau, g"racieuse comme au temps de Jean-Jacques Rousseau, et bonne comme on est quand on a bien souffert, c'est là, dans le secret de ces asiles verts, qu'elle parla de vous à celui qui vous aime. Donc nous nous assolerons sur ce banc, tous deux seuls, à l'heure où le soleil empourprant l'écureuil descend sur la pelouse où sont les poulinières. D'un long- moment, ô mon amie, vous n'oserez... Que vous me serez douce et que je tremblerai...

Faisait-il beau quand elle est morte, votre amie? Oh 1... Je voudrais savoir si c'était le matin... Avant de s'en aller vous a-t-elle souri?-

Donnez-lui Tédélweïss que vous ne voulez point.

TRISTESSES î^

Je g-ar^ uee laédai-Ue. d'elle ou sont gravés une date et les mots : prier, croire, espérer.. Mais moi, je vois, surtout que la médaille est sombre :

son argent a noirci sur son col de colombe.

« J'ai quelqu'un dans le cœur, » deviez-vous dire un jour
à ceux qui vous proposeraient un autre amour.
« J'ai quelqu'un dans le cœur.» Et ce quelqu'un, c'est moi.
« J'ai quelqu'un dans le cœur. » Je pensais à cela,
à ces mots infinis par lesquels vous donniez
votre cœur à mon cœur, ô lierre qui mouriez...
Et je ne sais pourquoi, song-eant à votre cœur,
je le voyais pareil au cœur frais d'une fleur,
à la fleur du cœur frais d'une rose de haie.

TRISTESSES ^1

Vous m*avez reg-ardé avec toute votre âme. Vous m'avez re-
gardé long^temps comme un ciel bleu. J'ai mis votre reg-ard à
l'ombre de mes yeux... Que ce reg-ard était passionné et calme...

4^ CLAi nièAÈ^ 'ÛXï% LE CIEL

Je song-e à ce jour- là où Vous me confierez votre pudeur pa-
reille au muguet-des-fôret!i.

TRISTESSES 43

Les lilas qui avaièrit flèuH l'année dèrhièfè vont fleurir de
nouveau dans les tristes pafterrêS. Déjà le pêcher ^tèle a jonché
lô ciel bleu de ses roses, feôrtitné un enfant la I"êtfè-DieU . Mon
cœur dévidait mourir àU milieu de cèà chôSèà* car c'était au trii-
lieu des verg'ers blahc.4 et f^^Ôà que j'avais espéré je ne sais
quoi de vous. Mon âme rêvê sourdement suf vos genoux. Ne la

fepblisèèi jiôiiit. Ne là i^eleVeii pàS, de peur qu'en s'éloignant de vous elle ne voie combien vous êtes faible et troublée dans ses bras.

Deux ancoîies se balançaient sur la colline. Et Tancolie disait à sa sœur l'ancolie : Je tremble devant toi et demeure confuse. Et l'autre répondait : si dans la roche qu'use l'eau, g-outte à g-outte, si je me mire, je vois que je tremble, et je suis confuse comme toi.

Le vent de plus en plus les berçait toutes deux, les emplissait d'amour et mêlait leurs cœurs bleu»

TRISTESSES 45

Par ce que j'ai souffert, ma Tnésanj*-e bénie, je sais ce qu'a souffert l'autre : car j'étais deux... Je sais vos long-s réveils au milieu de la nuit et l'ang-oisse de moi qui vous g-onfle le sein. On dirait par moments qu'une tête chérie, confiante et pure, ô vous qui êtes la sœur des lins en fleurs et qui parfois fixez le ciel comme eux, on dirait qu'une tête inclinée dans la nuit pèse de tout son poids, à jamais, sur ma vie.

46 CLAHIÂnSS DANS LE CIEL

Venez sous la tonnelle assombrie de lilas afin que je suspende, ainsi qu'une médaille, à votre cou pareil à la rousseur du blé et au lisse raisin qui dort sur la muraille, avec un fil de Vierge une rose beng-ale.,»

TRIST;ïSSKS 4?

... Venez, ma bien-aimée, venez, 6 ma cig-ale, carTeau bleue dormira dans les reines'des-prés.,

Demain fera un an qu'à Audaux je cueillais
les fleurs dont j'ai parlé, de la prairie mouillée.
C'est aujourd'hui le plus beau jour des jours de Pâques
Je me suis enfoncé dans l'azur des campagnes,
à travers bois, à travers prés, à travers champs.
Comment, mon cœur, n'es-tu pas mort depuis un an ?
Mon cœur, je t'ai donné encore ce calvaire
de revoir ce village où j'avais tant souffert,
ces roses qui saignaient devant le presbytère,
ces lilas qui me tuent dans les tristes parterres.
Je me suis souvenu de ma détresse ancienne,
et je ne sais comment je ne suis pas tombé
sur l'ocre du sentier, le front dans la poussière.
Plus rien. Je n'ai plus rien, plus rien qui me soutienne.
Pourquoi fait-il si beau et pourquoi suis-je né?
J'aurais voulu poser sur vos calmes genoux

TRISTESSES

la fatigue qui rompt mon âme qui se couche
ainsi qu'une pauvre au fossé de la route.
Dormir. Pouvoir dormir. Dormir à tout jamais

sous les averses bleues, sous les tonnerres frais.
Ne plus sentir. Ne plus savoir votre existence.
Ne plus voir cet azur engloutir ces coteaux
dans ce vertig-e bleu qui mêle l'air à l'eau,
ni ce vide où je cherche en vain votre présence.
Il me semble sentir pleurer au fond de moi,
d'un lourd sanglot muet, quelqu'un qui n'est pas là.
J'écris. Et la campagne est sonore de joie.
On entend les clochers qui appellent aux vêpres,
et les grillons chanter l'heureuse paix champêtre.
On voit à l'intérieur pâle des métairies
les chapeaux de travail dormir près des tamis.
... Elle était descendue au bas de la prairie^ et comme la prairie
était toute fleurie...
A Jean de Gourmont.

SCÈNE PREMIÈRE

Le chœur est formé de douze jeunes filles vêtues de lonsrues robes d'azur clair. Elles sont placées ih dfeml-cēfclé dèVàtit. Uiie fontaine qui coule Chacune a posé sa cruche à terre.

Auprès, une maisoiï paysanne, à unêtagé, dànsun jârdih. Des ççéraniums d'une couleur de brique ardente en incehdient l6 petit perron qui aboutit à une porte d'un vert cru. De la glycine rampe sur la muraille, auprès de courges i

PREMIERE JEUNE FILLE

La maison est si fraîche, àU itiliôli du Soleil, qu'on dirait qu'elle s'est baig-iiêè.

Les ronces sont eh6ât tfémpéës pàf ràrc^fi-tiifel des lourdes toiles d'âfâîg-tlêë.

Le jardin sait unir l'âg-réôble â l'Utile I le long- lys de la Fête-Dieu

parfume la laitue qui blanchit sous la tuile.

Sur le sering-a mielleux, une fauvette-à-tête-noire dit des choses

qui sig-nifient que le matin se lève. A l'horizon, au-dessus de la rose

qui touche le bout de mon sein, on voit une colline. Et, sur cette colline,

les arbres de la fin de Mai, disposés en bouquets luisants d'écorce fine,

roulent ainsi que des fumées.

La montag-neébréchée ébrèche le soleil

qui frappe la boule de pierre du potager tremblant où les mouches à miel

pompent le fenouil et le lierre.

Les g-ourdes mûriront au-dessus de la porte

afin que, la moisson venue, les faucheurs retroussant la fille la plus forte

inondent de vin sa chair nue.

La vie est larg-e et douce. Ainsi que cette blonde,

lourde, rose et gourmande fille, qui offre à ces faucheurs la lisse, la profonde

corbeille de sa chair qui brille.

la vie offre aujourd'hui, dans les larg-es paniers

des collines et des monlag-nes, des fruits beaux et pesants où viendra se coller la bouche en feu de mes corn pag-nes.

DEUXIÈME JEUNE FILLE Qui donc habite là, dans cette métairie?

TROISIÈME JEUNE FILLE Un jeune homme, Denis^ et sa femme Lucie.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Ils s'éveillent. Leurs lèvres toutes pleines d'aube,

par jeu, se donnent, se dérobent.

Elles se font, afin d'être plus caressantes,

plus molles que des fleurs trempantes.

Mes amies, je suis vierge. Une devons sait-elle

quelle est donc cette joie si belle qui fait s'entrefermer ainsi
que sur du miel

les ailes des bouches du ciel ?

QUATRIÈME JEUNE FILLE, souriant :

Nous ne le savons pas. Nous n'avons pas franchi en tremblant
le seuil bienheureux ^

58 CLAIRIÈNES DANS L'ÉGLISE

et nous n'avons pas fait ce geste qui rougit

de croiser nos bras sur nos yeux, afin que tout à coup ces bras
se désenlacent

pour amener d'un geste prompt où finit la pudeur et continue
la grâce

le bien-aimé vers notre front.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

•.. Tout est calme dans leur simple chambre. L'enfant

est dans son berceau, près du lit, de manière qu'en étendant la
main Lucie

peut atteindre à l'osier grinçante

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Là-bas, sur les lacets des chemins où la mousse

verdit le pied des cognassiers, des enfants ont grimpé dans le
vieux cerisier

pour cueillir ses boules si douces.

D'autres enfants, portant dans de rudes serviettes

le beurre qui sue fraîchement, vont le vendre. Le ciel bleu s'ouvre.. L'on entend

coas^V au;s. haies les rainettes.

ItJweenfant blonde^un panier au bras, frappe à la porte de fa maison cham-

ty» FOâïX ET »A FEMMK Sq

pélpe. Cotte eafont est chausse d©b«s violets çt de sabols vernis qu,i reflè* tant le ciel. Un fbulard couleur de groseille retombe en do uble-^ pointe sur ses épaules. Sa bouche s'entroure com-Hi« un abricot.

VENFANT, appelant :

Voici le déjeuner : le beurre et les cerises.

Au-dessus de la glycine et des courges s'ouvrent les volets d'une chambre. Lucie apparaît, les bras nus, décoiffée et se frottant les yeux. Elle est blonde, jolie et un peu forte.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La joue de la çrisea roug-i sous la brise qui avait caressé le foin.

PEUXIÈME JEUNE FILLE

On a posé te b^uçye à l'ombre des cytises. Il est blanc comme le jasmin^

FRJBMÎÈRE JEUNE FILLE Entrons dans fem-^ison ainsi
que des abeilles^

encor tout empêtrées de fleurs.

Prenons lep^] ^o,liB^ nappe, l'eau et, sous la treille,

dressons Ift \aU«> o; chères sœurs li

6o CLAIKIÈRES DANS LE CIIL

Voici le trouble azur de la carafe épaisse,

la nappe rude que fila la vieillard accroupie dans la noirceur
que laisse

le soleil s'écrouler du toit.

o noyer odorant! dont les feuilles suantes

pleuvent de Tombre sur les puits, celte ombre si g-lacée qu'on
la dit malfaisante

pour r.jgTiculteur, à midi, alors que, harassé, il s'étend des-
sous elle...

o noyer odorant! o frais noyer qui marque 1 Leure au cadran
des marg-elles,

tippi-ends-nous donc riieurc qu'il est, alors que la fauvette à
tue-lôle s'appelle?

DKUXIÈME JEUSE FILLE Il n'est point d'heure, mon amie,
quand coule le bonheur de deux êtres fidèles dans une pauvre
métairie.

TROISIÈME JEUNE FILLE Ils ont dormi l'un contre l'autre.
La cerise

est charmante et lisse . Pas moins ne l'est Lucie bercée par Denis qui Ta prise

comme un fruit blanc à pleines mains.

LE POÈTE ET SA FEMME 61

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Que fait Denis? On dit qu'il chante, mais jamais

je n'entendis cette chanson dont on dit qu'il a pu si tendrement gagner

celle qui vit dans sa maison.

TROISIÈME JEUNE FILLE

Il est vrai, c'est un chant assez silencieux,

et c'est presque le chant des choses.

Denis, assure-t-on, hante un monde de dieux

et de sphinx couronnés de roses.

Lui-même est un silène. On le voit au jardin

veiller au légume, à la treille.

Il excelle à tromper avec des cadres feints

l'odorant soleil des abeilles.

Il est de ceux qui voient les parfums. Et il sent
les couleurs. Et il s'intéresse au scarabée cornu, au hérisson
piquant

et aux plantes des doctoresses.

Mais le voici, avec sa figure camuse
et son sourire de sylvain, fatigué par l'amour bien plus que par
les muses

qui aiment son cœur incertain.

^2 CLAIKIÈKES DANS LE CIKL

Denis sort de la maison, puis Lucie.

Ils s'asseyent à la table qu'ont dressée ks jeunes filles qui,
main-teiiianl;, se dispersent vers les- haies diaprées d'où
s'écroulent des roses de Bengale humides. Le sombre lauriep luit.
Les brides de velours noir du large chapeau de Lucie se nouent à
se» joue» d'abricot.

Ils causent.

LUCIE

... Oui, certes, mon ami, et, quoique je ne voie tout ce que vous
voyez au verg-er ou au bois, les sylvains le piller, les nymphes y
dormir, je vous aime et me plais ainsi de vous servir : Etendre la
tessive au-dessus de la haie, et enfourner de la farine où j'ai
plong-é mes bras nus jusqu'au coude afin de la pétrir, c'est par
simple devoir que j'aime à Faccomplir

DENIS Moi, mon ami«„ je ne saurais songer au hlé^ sans que la Fête-I>iem, coiffée d'épis, dorésy i;ie m'apparaisse, et chante, et foule dans la jue l'acre et poig-nante odemr de ses verdure cr-raes. Je ne pourrais rêver de vos lessives blanches sans que Nau-sicaa, accroupie sous les brandies,

ne fasse que j'enteTide à sa luisante épaule

l'eau qui glousse en g-lissant et qui lisse les saules.

LUCIE Tout vous devient charmant. Si je vous aime ainsi, c'est que vous différez de mon esprit rassis. Mais si toujours l'image à vos yeux est suivie d'une imag"e, peut-on vous demander, ami, à quoi vous pensez bien quand je suis dans vos bras? Je souris, vous voyez, mais ne vous fâchez pas* A quoi song-ez-vous donc lorsque vous me tenez ?

DENIS

A l'immense moisson sous un ciel de bluet.

Ils sortent.

Le chœur réapparaît dans le fond, à niveau de la paix des champs.

PREMIÈRE JEUNE FILLE Il la compare à la moisson, à la féconde

moisson des blés, à la moisson qui respire en dormant comme une femme blonde

dans le calme de la maison.

Ainsi : que les faucheurs apprennent cette chose,

et la répètent aux faucheurs :

C/j CLAIRIÈRES DANS LB CIEL

que quand, lassés, le soir enfin venu, ils posent

le menton sur des seins en fleurs, c'est la plaine voûtée sous
l'azur qu'ils fécondent,

Gérés aux joues poudrées de son qui est une faucheuse avec
des hanches rondes

qui rit au-dessus des sillons.

Le cœur du jour, mes sœurs, dans la matinée brûle,

le soleil cuit les hauts anis.

On entend murmurer la sombre canicule

au dôme des bois épaissis.

SCÈNE II

La prairie, entourée de chênes et de saulrs. On entend les voix
des faux qu'on aïguise sonner sous la pierre comme des violons
sous l'archet et propager leurs ondes au dessus des foin endor-
mis. Lucie est au milieu des faucteurs, coiffée, comme chaque
faucheuse, d'un chapeau des champs qu'ornent des boutons-d'or,
des reinesmars:uerites et des coquelicots.

Elle mange des cerises qu'elle tient dans son tablier rouge, re-
levé d'une main. A quelques pas d'elles, Denis fait lentement un

bouquet.

Les jeunes Miles du chœur, l'une à la suite de l'autre, suivent Denis, imitent ses mouvements, choisissent les mêmes espèces de fleurs qu'il cueille. Elles sont vêtues de longups robes, d'azur encore, mais gris, comme il esta midi. Seul, de tous les personnages, Denis semble s'apercevoir de leur présence.

Sur la lisière de la prairie, un âne charecé de gourdes pleines de vin et d'un panier est attaché à un arbre. Et, non loin de l'âne, dans un berceau bas, dort le bébé de Denis et de Lucie,

LUCIE, montrant le foin aux faucheurs :

Fauchez-le d'ici là. Ahl que la journée brûle!

Dans ce foin-là, il y a trop de renoncules ;

certes ces fleurs ne donnent pas un bon fourrag-e...

On fauche.

DENIS, cueillant des boutons-d'or et les contemplant :

o renoncules ! Boutons-d'or ! Fleurs d'un autre âge !

Sœurs jaunes des midis d'une vie ancienne

où l'amour sommeillait derrière la persienne,

à l'époque poig-nante où la larg-e maison

ouvrait aux écoliers le cœur des fenaisons...

Le silence fusait par la verdure des stores.

Le vestibule était glacial et sonore.

Les collégiens prenaient le bras des couventines
qui se voilaient la lèvre avec des églantines
afin que les baisers fussent d'autant meilleurs
qu'ils auraient traversé le parfum de ces fleurs.

Un vieil oncle posait sa ligne sur le sol.

On riait de le voir avec son parasol,
cependant que la plus hardie allait s'asseoir
au-dessus de la digue, afin que l'on pût voir
la gracieuseté de ses jambes pendantes.

Les berges macéraient dans l'odeur de la menthe.

Mais les fleurs qui régnaient par-dessus toutes celles
qui formaient le tapis d'herbe artificielle;,
c'étaient ces boutons-d'or luisants et enflammés
par les blêmes soleils qui font danser les prés.

LUCIE, à un jeune garçon :

Petit, ta faux s'est émoussée ; aiguisse-la.

Tu n'as plus d'eau au fond de ton étui de bois.

Va le remplir au puits pour y tremper la pierre

L'enfant s'en va, puis revient. Il appuie sur le sol le manche de
sa faux dont il aiguisse le tranchant avec la pierre humectée. On

n'entend que le chant de la lame d'acier qui gronde de plus en plus dans l'azur accablant.

Le chœur s'est assis en cercle auprès d'un arbre.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, qui se relève :

Quand chante la faux où s'accroche la lumière,
aux pacifiantes prairies qui sont les grands jardins de ces verts paradis

que nous possédons sur la terre, j'arrive avec mes sœurs et ne me lasse pas

d'écouter cette rumeur grave que fait contre le fer la pierre que l'on lave

à l'eau du puits qui est là-bas.

On dirait que le son de la faux qui s'aig-uisse,
posée comme un diapason sur le cœur de la terre, on dirait que ce son

donne la gamme de la brise,
de la brise et des eaux et du soleil ronflant
dans les machines agricoles, du soleil et des cris qu'au sortir de Técole

poussent ces oiseaux, les enfants.

... Rumeur profonde prise au fond des univers,

large comme un soleil qui tombe, vous êtes cette voix encor
qui sort des tombes

pour faire tinter les blés verts.

DEUXIÈME JEUNE FILLE. Le chœur fout entier se relève et
forme une ronde.

Mes sœurs, donnez vos mains que nous dansions ensemble
dans cette prairie toute paix.

Sur mon sein dur qui luit je veux voir se mirer

l'ombre fourmillante du tremble, et vos pieds tour à tour sur la
mousse neiger.

Vous, ma sœur, vous avez l'épaule moins glissante que n'est la
mienne. Mais la gaule

a moins de flexibilité que votre taille où se tiendraient debout
les chèvres

la prenant pour un chèvre-feuille.

Vous, ma sœur, vous avez le teint que donne seul

l'appuiement, sur les joues, des lèvres.

LK ROËTK ET SA FEMME 69

Vous, ma sœur, votre gorge a un g'este aussi doux

que votre croupe quand se penche tout votre corps, et que vos
bras, navettes blanches,

tordent vos cheveux devant vous.

Le rondeau se défait.

LUCIE

L'enfant s'est éveillé, il bouge... Prenez-le
dans le panier, que je le berce... Il est joyeux I

Elle prend l'enfant contre elle et le berce.

DENIS Voici que le soleil devient plus fort que l'ombre. Où
pourrions-nous trouver une place assez sombre pour que rien
plus ne puisse troubler cet enfant ?

LUCIE La place est difficile à trouver dans le champ... Le
mieux, c'est de le mettre à l'ombre de cet âne.

Elle remet l'enfant dans le panier qu'elle pose à l'ombre de
l'âne.

TROISIÈME JEUNE FILLE L'enfant va s'endormir dans le
foin qui se fane, ça fait des songes légers.

70 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

L'Enfant de Belhée, sous le souffle de l'âme, fut adoré par
les bergers.

PREMIÈRE JEUNE FILLE Entourons ce petit. Dans l'herbe,
asseyons-nous.

Il est frais comme un grand-arc.

Mes sœurs, il faut rêver, en le voyant si beau,
à la blancheur de nos genoux.

Le chœur s'assied en rond. L'une de ses jeunes filles arrache
une toute de reines-marguerites et, mi-couchée, appuyée d'une
main au sol, de l'autre main elle offre ces fleurs à Denis qui se
tient debout auprès d'elle et les prend,

DENIS

... Ce sont les reines-marguerites du dimanche,
les fleurs que, sur la route aux peupliers, les blanches
campagnardes, en se promenant, porteront.

L'avenue du village est à celles qui vont
se reposer, au soir du beau jour du Seigneur,
d'avoir baissé le front sur un obscur labeur.

C'est à elles que sont ces fleurs endimanchées
comme le sont aussi les robes empesées.

Dieu bénira la route où pacifiquement

l'on voit, les bras aux bras, les filles de seize ans. O poésie de
Tard- vêpres des villages ! Les artisans j vont d'un pas prudent
et sage. O pâle route ! O sainte table du travail où tombe tout le
bleu du céleste vitrail !

LUCIE Déjà au champ voisin tout le foin est dressé.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, se relevant et regardant par dessus
la haie:

Les meules, dans Tazur écartant l'espace

ressemblent aux tentes d'un camp.

Les faneuses qui rient font le geste cLarmant,
en élevant le foia fané, d'offrir leur gorge. Et, tandis que lettrs-
bras musclés

haussent la fourche bicornue, assurées sur leurs pieds et la
cuisse tendue,

elles semblent baiser l'Eté.

DENIS, II pose des coquelicots sur le front de la première-
jeune fille.

Coiffez ces fleurs de feu. Elles ne croissent point
dans les bois, mais dans les champs de froment, ou bien
elles poussent encor dans une pauvre terre :
dans l'humble et doux jardin de la garde- barrièreCi

72 CLAIHIJLnKS DANS LE CIEL

Elles tremblent quand passe un train tout haletant.

et meurent de trembler comme les cœurs ardents.

Denis pose son bouquet à terre prend une faux et fauche ; Lu-
cie un râteau et fane. Ils forment, avec les travailleurs, un groupe
si clair que Ton ne sait point s'il ne font pas partie de la lumière.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Les voilà qui travaillent. Leurs pensées difierent,
mais non pas leur amour.

Peut-être pense-t-elle au pain que chaque jour
il faut obtenir de la terre.
Peut-être pense-t-il à cette poésie
que l'on moissonne dans le ciel.
Ainsi, sans se douter, ils font un même miel
des fleurs que chacun a choisies.

SCÈNE PREMIÈRE

La nuit bleue de neuf heures, en juin. Sur le banc qui est devant la maison, au-dessous de la treille et des glycines, Denis fume sa pipe. Son chien est auprès de lui.

Devant lui, dans l'ombre , sur la pelouse, on distingue vaguement le chœur. Il se tient auprès du seringa. Les robes des jeunes filles sont les mêmes que dans l'acte qui précède, mais brillent au clair de lune.

La première jeune fille se détache du i^roupe de ses compagnes et leur fait signe d'écouter.

PREMIERE JEUNE FILLE

Ecoutez ? Cette voix qui vient comme un soupir...

Lucie berce l'enfant ; l'enfant va s'endormir...

On entend, par la fenêtre ou-'-erte de la chambre, le chant de Lucie.

Entre les deux couplets de la berceuse, et après qu'elle est finie, se déroule la vague rumeur que fait la nuit.

LUCIE

Si an beau j'oar, — dans la forêt,
— dans la forêt — oà fait son nid — le vieux pivert,
— une maison — avec de clairs — contrevents verts :
— dis toi que dans — cette maison — fleurit la paix.
Si un beau jour, — dans le jardin, — ô fils vermeil !
— dans le jardin — oà les pavois — sont fatigués,
— tu rencontrais — un pavillon — inhabité :
— dis-toi que c'est — là que fleurit — le lourd sommeil.

Lucie redescend et vient s'avseoir à côté de son mari, sur le banc. Il se taisent.

Le chœur forme une ronde et danse.

Un lièvre traverse la pelouse, revient sur ses pas, se place au milieu des jeunes filles. La ronde se défait bientôt et le lièvre s'enfuit.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Gomme fut beau le jour, mes sœurs, la nuit est belle.

La maison tremble dans l'argent.

Les sylphes forestiers sur des violes g-rêles

tendent des archets de chiendent.

Chaque fleur du jardin se sent enveloppé©

d'une résille de rosée.

Chaque fauvette-noire a les plumes trempées

dans son nid de mousse embuée.

Sur le saule-pleureur, l'oiseau oriental

qui, dans la coupe de Hafiz, laissa tomber ses chants de perle
et de cristal,

afin que ce poète fit passer dedans son cœur brûlant cette
chanson,

chante. La colline n'est plus qu'une lig'ne simple et sévère à
Thorizon,

comme une femme toute nue.

La lune s'est posée, fruit rouge, sur la branche

la plus fine de ce rosier.

Lucie ferme les yeux. Son front penche, attendant,

sous le désir d'être baisé.

Grandeur de Dieu... L'amour envahit les clairières,

les mulots dansent dans le thym.

Les chenilles, au haut des balais des bruyères,

tissent leurs cocons an,'-enlins.

Le poisson va frayer sous les plantes vaseuses.

Le chien, plus doux que n'est l'enfant, sait que sur le coteau
une chienne joyeuse

avec innocence l'attend.

La nature sourit dans sa gravité douce,

sans orgueil et sans modestie,

7^ CLAIRliftES DANS LK CIIL

s'intéressant aux pas d'écureuil sur la mousse

et aux mers ronflant dans leurs nids.

Lucie laisse son âme en suspens sur la lèvre

de Denis. Et lui, que saisit tout cet amour tremblant qui fait
bondir les lièvres

dans les bois tout fumants de nuit, laisse à son tour trembler
son âme. Et cette haleine

qu'il recueille dans ce baiser, monte des angélus qu'affole cette
plaine

qui ne sait plus rien qu'adorer.

DENIS

Que le vent est lég-er ! Il soulève la treille. . • Reste ainsi, mon
amie, dans cette molle veille... Tantôt je regardais tes bras quand
tu fanais.. Ils savent purement vers ton cœur se courber. Quelle
est l'émotion, quand je touche tes yeux, qui fait que je ne pense à
rien d'autre qu'à eux ? Quel est le sentiment, si je t'entends chan-

ter, qui fait que c'est ma voix qui me semble empruntée? Qu'est-ce qui fait que quand tu poses sur mon cœur ton cœur, je nous confonds dans la même douceur?

LE POETE ET SA PIEMMB 79

LUCIE

Que tu sais me parler avec des mots jolis!

Moi qui ne sais, hélas ! répondre en poésie,

je t'aime cependant. Si je ne sais te rendre

Tamourenvers charmants, crois bien que je sais prendre

toute l'émotion que tu veux me donner,

et que je suis à toi avec simplicité.

Béni soit le travail s'il inflige à mes bras

la courbe que tu veux et qui t'enlacera...

C'est que la poésie est lame de la vie.

C'est moi qui la cultive et toi qui la fleuris.

Denis, je ne suis rien que la pauvre servante

qui écoute avec foi la parole savante.

DENIS

Ne me dis point cela, car ta tâche est la vraie. C'est celle qui de Dieu est la plus rapprochée : car, si le vent devait faire chanter le blé, il fallait tout d'abord que le blé fût semé. C'est toi qui le semas, ô bonne ménag-ère I

LUCIE

Il faut au laboureur, pour l'élever de terre, la chanson de l'oiseau à laquelle il répond.

Tout s'entr'aide ici-bas. Il faut au forg-eron, pour donner du courage à son bras fatigué, le chant mystérieux du fer qui est forgé.

DEUXIÈME JEUNE FILLE. Elle parle à ses compagnes. La voix parvient un peu voilée.

Ainsi se disent-ils, en s'aimant, ce qu'ils sont :

lui le bon sylvain que distrait le soufîle du zéphyr dans la soie bleue des blés,

bien plus que le prix des moissons.

Elle, c'est la veilleuse et prudente fourmi,

et qui sait que l'hiver viendra, et que la voix des vents du Nord n'enchantera

que ceux que le travail nourrit.

Aussi, voyez ses bras. Ils sont si blancs, mes sœurs,

et si polis, que l'on dirait qu'en pétrissant le pain ils se sont imprég-nés

de la chaste farine en fleur.

TROISIÈME JEUNE FILLE

La nuit rose s'avance et luit comme une glace.

La chauve-souris sait tromper, par son vol brusquement coupé
par des crochets,

le mince insecte quelle chasse.

LE POÈTE ET SA FEMME 81

Denis et Lucie se relèvent du banc où ils étaient assis, gravissent le perron bordé de géraniums, entrent dans la maison dont ils referment derrière eux la porte jusque-là demeurée ouverte. Ce qu'ils disent parvient au chœur par la fenêtre de leur chambre où s'engouffre la profondeur bleue de la nuit. Et le chœur mêle ses phrases au dialogue de Denis et de Lucie.

DENIS L'enfant dort comme une framboise sous sa feuille.
Viens le voir? Même endormi, il semble qu'il veuille nous sourire.
On dirait qu'il dort dans du cristal.

LUCIE O mon ami, j'ai tant de joie que j'en ai mal.

PREMIÈRE JEUNE FILLE L'enfant dort comme une framboise sous sa feuille. . .

DENIS L'âme de la lavande a parfumé le lit.

DEUXIÈME JEUNE FILLE Le rossignol sur le rosier mousseux a fait son nia .

LUCIE Sens-tu la bonne odeur des foin par la croisée?

TROISIÈME JEUNE FILLE L'âme des Fêtes-Dieu s'endort
dans la vallée.

DENIS Laisse long-temps se faire attendre mon baiser...

QUATRIÈME JEUNE FILLE Par les lèvres de l'eau la berge
est caressée.

LUCIE Pose longtemps ta main sur mon cœur qui bat trop.

CINQUIÈME JEUNE FILLE L'odeur du seringas s'exalte dans
l'air chaud.

DENIS Tu as dans les cheveux une tige de foin.

SIXIÈME JEUNE FILLE L'agneau a dans sa laine une fleur de
jasmin.

LUCIE Laisse, pour mieux rêver, me rouler dans tes bras.. .

SEPTIÈME JEUNE FILLE

Ainsi le petit lièvre en boule dormira.. t

DENIS

Il semble sur mon cœur que je tiens un fruit blanc.

HUITIÈME JEUNE FILLE La reine-claude est chaude et lisse
au jour tombant.

LUCIE Prends ma main dans la tienne, afin que je
m'endorme.

NEUVIÈME JEUNE FILLE Un écureuil dansa à la cime de
l'orme...

DENIS Entends-tu le bourdonnement que fait la nuit?

DIXIÈME JEUNE FILLE C'est de l'amour qui passe en vibrant sur les nids.

LUCIE. Elle s'assoupit.

La claie des champs s'endort toute pleine de roses»

ONZIÈME JEUNE FILLE Son rêve pastoral fleurit les humbles choses.

DENIS Ainsi que son esprit son souffle est régulier.

DOUZIÈME JEUNE FILLE Il faut une âme égale aux travaux familiers.

84 CLAINIÈRES DANS LE CIEL

SCÈNE II

Le chœur, demeuré sur la pelouse, appelle Denis dans la nuit.

PREMIÈRE JEUNE FILLE Nous te voulons aussi. Pendant qu'elle sommeille

auprès de ton enfant, parais !

Un instant laisse-toi venir dessus ce pré

où notre chœur, cette nuit, veille.

Tu ne la trompes point lorsque avec nous tu causes,

car l'amour que nous t'inspirons, tu le retrouveras au bout de son sein rond

où tremble une goutte de rose.

La porte de la maison paysanne s'ouvre lentement. Denis paraît, vêtu d'une robe de laine blanche. Il descend le perron et va sur la pelouse se placer au milieu du chœur.

DENIS

Vous m'avez appelé, je viens. Que voulez-vous?

PREMIÈRE JEUNE FILLE Comme à des fleurs d'arum l'eau perle à nos genoux.

DENIS Qui êtes-vous?

PREMIÈRE JEUNE FILLE Tes voix.

DENIS Mes voix ? Mais quelles voix ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE Les voix de ce que tu ressens au fond de toi . . .

PREMIÈRE JEUNE FILLE Je suis la voix qui chante à l'humble foyer noir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des eaux diaprées des arrosoirs.

TROISIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix de Técolière qui s'éveille.

86 CLAINIÈRES DANS LE CIBL

QUATRIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des blancs cornets
des lys, abeilles !

CINQUIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix de source alors
qu'il a neigé.

SIXIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix du sable où va la
fiancée.

SEPTIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des Fêtes-Dieu d'un
jour torride.

HUITIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des parcs orageux
qui se rident.

NEUVIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix, dans le brouillard,
des paquebots.

DIXIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix du pâtre appelant son
troupeau.

ONZIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des bois alors que
tout se tait.

DOUZIÈME JEUNE FILLE Je suis la voix des baigneuses
dans la forêt

LE POÈTE ET SA FEMME 87

DENIS

Ces voix, ô mes amies, dans cette solitude, devraient à tout ja-
mais bannir l'inquiétude. Qu'est-ce donc qu'à travers elles j'en-
tends toujours la douleur qui bourdonne au dessus de l'amour?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La douleur, ô mon frère, est l'ombre du bonheur,
et tout bonheur n'est qu'un écho dans la forêt obscure où l'on
cueillit des fleurs
en posant les lèvres sur l'eau .
Dans l'ombre du courant s'est enfui le baiser
avec le bouquet effeuillé, car, pour les posséder l'un et l'autre,
il fallait
que leur ombre fût projetée.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Le noyer qui noircit le toit de la chaumière
n'exhale son parfum mortel que parce qu'à midi des torrents
de lumière
font vivre les ruches à miel.

TROISIÈME JEUNE FILLE L'aube naît, car déjà l'on pren-
drait les jasmins

qui grimpent contre la marg-elle pour les duvets en fleurs d'un
nid de tourterelles

brisé par le vent du matin.

Denis regagne lentement la petite maison dont il referme la
porte derrière lui«

SCENE PREMIÈRE

Ed juillet, un jour bleu, la moisson immense. Il est midi.

Les moissonneuses et les jeunes filles du chœur ont vêtu des robes couleur du ciel. Les moissonneuses, et Lucie, robustes et blondes, sont coiffées des mêmes chapeaux qu'à la scène II de l'acte II, avec cette différence que les boutons-d'or sont remplacés par des bluets, et les reines-marguerites par des épis mûrs et des scabieuses.

La plaine est blême de chaleur. On n'aperçoit, sur le ruban de la route lointaine, qu'un point noir qui est un homme. Il disparaît au sommet de la côte. Puis on voit successivement passer, comme en rêve, un cavalier harnaché comme dans une fable de La Fontaine ; un automobile qui rontle au soleil ; un facteur rural ; un carrosse doré — Louis XV — attelé de quatre chevaux blancs.

Au moment que passe le carrosse,

LES MOISSONNEURS s'écrient : ' Saluez ! C'est le marquis de Carabas qui passe !

UN MOISSONNEUR Margot rit pendant que Pierre et Sylvain l'embrassent.

DENIS, désignant Margot au chœur :

Voyez comme la force est souvent de la grâce ! Sa gorge se secoue gaîment, ses bras enlacent une gerbe d'épis faits de soleil poudreux.

UN MOISSONNEUR Entre ces deux sillons la caille a fait ses œufs.

LUCIE Pauvre bête... Elle a fait sa couvée dans la paille...
Tiens, la voilà... là-bas... près du bluet... La caille!

DENIS. Il cueille le bluet et le contemple Morceau de ciel du
sombre Été, bluet des champs que mon cœur à Lucie a comparé
souvent, tu es une couronne aux farines vivantes, la reine des
moissons et aussi sa servante. Fiancée bleue dormant sur les co-
quelicots, ta fleur a su parer, sous les français ormeaux, piquée
entre ses seins, une jeune ouvrière. Tu es l'amie du peuple et du
bal populaire, tu es Tamie des doig'ts qu'ont noirci les aig-uilleà
tu fus le song-e amer qu'a vécu toute fille qui crut naïvement le
baiser éternel, parce que tu étais aussi bleue que le ciel...

Le chœur ramasse des Dinets.

LUCIE

Il faut mettre à l'abri, là, sous ce coudrier, l'enfant. Il fait trop
chaud maintenant où il est.

Denis change le berceau de place.

UN MOISSONNEUR Voyez donc cet épi de blé ? Il est
superbe.

LUCIE

... Il est pesant. Il n'y a pas de mauvaise herbe. Un tel épi est
lourd comme une pièce d'or.

DENIS. Il prend l'épi et le contemple.

C'est le sceptre pliant et droit de Messidor. Il est barbu ainsi
que le serait un faune qui appuierait sa lèvre à cette tig-e jaune

dont il se servirait comme on fait d'un appeau pour attirer à soi les couvées de perdreaux.

LUCIE. Elle regarde l'enfant qui bouge et qui s'inquiète. Je ne sais trop ce qu'a cet enfant, il s'agite.

PREMIÈRE JEUNE FILLE La joie et le malheur vont également vite.

lyi CLAIRIEHES DANS LE CIEL

DEUXIÈME JEUNE FILLE Il ne faut point parler de malheur aujourd'hui,

dans cette moisson qu'éblouit le soleil rouge. Tout est luisant et joyeux.

Sous les pins du coteau ocreux, la bruyère enflammée fait grincer les cigales.

Plus bas, l'eau du gave s'étale.

Elle coule sans heurt, guidée parle beau temps,

gauche et facile aux poissons blancs.

Le martin métallique y vole, et son reflet

persiste dans l'œil étonné du pêcheur dont on voit, sous un chapeau de joncs,

la barbe telle qu'un chardon.

Ici, se succédant de Tune à l'autre année,

sont les cultures alternées :

le maïs enlacé du haricot g-rimpant,
et le blé qu'on coupe à présent.
Chaque culture est séparée par quatre haies,
ou bien encor par des fossés munis d'écluses pour que l'on
puisse amener
l'eau de rivière sur les prés.
Et, au bord de ces haies ou bien de ces canaux,
croît un fouillis de vég"élaux ;
LE POÈTE ET SA FKMMK qF)
la salicaire dont la flamme est violette,
la Ijsimaque, la chlore tte, la valériane rose et la reine-des-
prés;
Tang-élique, la centaurée, l'épilobe, l'œillet, la bétaine
aquatique.
Au-dessus, le vol des moustiques rebondit dans l'air chaud où
les deux parfums nagent
de la menthe et du marécage.
Au deuxième tournant du chemin, si boisé
qu'il semble toujours sous l'ondée, on voit l'habitation de De-
nis et Lucie.
Tout auprès de la métairie se trouve un potager dont on parle
plus haut,

avec la rose et l'artichaut.

Enfin, dominant tout, et passant sur les têtes
des choses, des hommes, des bêtes, le soleil de midi tombant à
plomb sur elle

raccourcit l'ombre d'une pelle.

LUCIE. Elle s'adresse à une moissonneuse.

Allez encore emplir la cruche, Madeleine ! Mais n'allez pas au
puits... plutôt à la fontaine qui s'est creusée au fond de l'herbe
dans le pré»

DENIS On dirait que l'enfant a la fièvre...

LUCIE

... C'est vrai..

PREMIÈRE JEUNE FILLE Nous avons oublié la triste
scabieuse...

Elle vient auprès des talus.

Elle est la plante en deuil des femmes douloureuses :

sa fleur est toujours abattue.

Elle a poussé ici, tout contre le panier

où le petit garçon repose.

Mes sœurs, qu'il est charmant !... Oh! je veux le baiser

sur sa bouche à peine déclosée...

Elle s'approche du berceau, se penche, pousse un cri d'horreur en voyant le cou de l'enfant enlacé par une vipère, et tombe à genoux, les mains jointes.

LB POÈTE KT SA FEMME oy

SCÈNE II

Il est cinq heures après midi. Les volets de la maison sont clos. Le chœur est vêtu de sombre. Il se tient au bas du perron et semble écouter ce qui se passe à l'intérieur.

PREMIERE JEUNE FILLE Ils veillent leur enfant qui, au milieu du jour,

fut piqué par une vipère, cependant qu'il dormait tranquille et que l'amour

semblait déborder de la terre.

C'est ainsi, ô mes sœurs ! que rien ne fait prévoir

ce qu'est la fin d'une journée.

Tout semblait si riant qu'il semblait que ce soir

dût être une autre matinée.

Maintenant le silence entre dans la maison. On n'entend plus comme une abeille

98 CLAIRIÊRKS DANS LE CIKL

le baiser parcourir la chambre, ni le son

du bercement de la corbeille où repose l'enfant qui est évanoui...

Denis, lui, s'est agenouillé.

Hélas! Il est de ceux qui donnent à la vie

trop de rêve pour résister.

Lucie, elle, est debout, qui verse dans un verre

les poisons qui doivent guérir.

Elle est comme une lionne et ne veut pas, ô mères

que son enfant aille mourir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Que le jardin est triste, ô mes sœurs, aujourd'hui !

Les abeilles sont délaissées.

Denis n'est pas venu, tel qu'un faune masqué,

surveiller les neiges couvées.

PREMIÈRE JEUNE FILLE C'est ainsi qu'un malheur est suivi d'un malheur,

et c'est d'une beauté sacrée de le voir qui s'étend de l'âme de la sœur

à l'âme des sœurs bien-aimées.

La ruche est une amie, la vigne est une amie :

aussi la vigne souffre-t-elle,

comme Tabeïlle, que l'enfant soit évanoui sous une piqûre mortelle.

Les jeunes filles du chœur s'agenouillent devant la maison.

GLAIRIEnES DANS LE CIEL

SCENE ÏII

Dans la chambre de Denis et de Lucie. Seule, de tout le chœur, la première jeune fille, vêtue de deuil, est dans la chambre. Elle n'est visible que pour Denis qui est agenouillé près du berceaaa côté de Lucie.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, à Denis :

Mon frère, l'air est lourd et devient orag-eux ;

les bois laissent pendre leurs feuilles. La colline est bleuâtre et la pluie se recueille

dans les outres g-onflées des cieux.

LUCIE, elle prie.

« ...protection, n'ont jamais été abandonnés...»

PREMIÈRE JEUNE FILLE

C'était par une nuit pleine de pruniers roses qu'il naquit d'un de vos baisers.

Lucie laissa sur toi lentement se poser son front grave comme les choses.

LUCIE

Dieu! l'avoir élevé avec un tel amour!

Dieu! pourquoi permis-tu qu'on lui donnât le jour 1

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Il avait le sourire inconscient qu'ont les ailes

des beaux papillons fatig'ués.

Son regard bleu dormait comme l'eau sur les gués

où se plaignent les tourterelles.

LUCIE

Je l'aime! Il était beau ! Que je souïïre! O mon Dieu!

Ayez pitié de moi, mon Dieu! C'est odieux !

Les onze jeunes filles du chœur, qui étaient restées à la porte, entrent en silence, se tiennent debout autour du berceau, puis se mettent lentement à sangloter. Enfin Lucie se relève, très calme, tandis que Denis, toujours agenouillé, pleure avec le chœur. Elle va à l'armoire, l'ouvre, y prend un linceul. Et, le dépliant de toute la largeur de ses bras en croix, elle s'avance vers l'enfant pour l'ensevelir.

ACCABLÉ, JE M'ÉTAIS ASSIS

Accablé, je m'étais assis, tant les ajoncs

étaient impénétrables.

Quand j'eus équilibré mon fusil contre un arbre,
je relevai le front.

Ce n'était que le ciel, ce n'était que des cimes
où se posaient mes yeux, les cimes et le ciel, c'était toute ma
vie
et toute ma douleur.

O toi qui veux g-ôter ma tristesse sans borne :
viens me voir vers midi, lorsque mon pauvre chien me fixe
d'un œil morna^

caressant et soumis,

Io6 CLAmiÈRES DANS LE CIEL

Laisse derrière toi ce rire qui sommeille,
abeille sur du miel, dans ton cœur, dans ton cœur, même
quand tu t'écrie

que tu voudrais mourir.

Avant que de venir me trouver dans la lande,
ne te regarde point.

Oublie tes g-enoux hauts et tes yeux de lavande
et ta goTge de coing.

Car l'on ne parlera d'amour ni de passion,

ce jour-là, dans la lande.
Il ne s'ag'ira pas de savoir si ton front
est plus doux que tes jambes.
Et tu ne mettras pas autour de mes épaules
ces fruits roug-es des haies doiit la tige s'enlace ainsi que
s'enlaçait,
ag-ilement, Mamore.
Mais tu reg-arderas cette âpre poésie :
ce chien et ce chasseur, ces cimes et ce ciel qui sont toute ma
vie
et toute ma douleur.
A Madame Blanche Rousseau.

J'AI FOULE DANS LES BOIS L*AZUR

J'ai foulé dans les bois l'azur noir des gentianes,
et je n'ai pas pleuré de ce que les fleurs d'octobre me
rappelaient
les amours du jeune âge.
Une enfant de seize ans qui tenait un bouquet
de roses violettes, avec une jolie et voulue maladresse

m'en a tout parfumé.

Et je n'ai pas souri, sentant au cœur de Tâme

je ne sais quoi d'éteint et que, dorénavant, la plus tendre des places

est auprès de mes chiens.

HIO CLAIRIERES DANS LE CIEL

mE ^UTTE DE PLUÎÎ^...

Une g-otttte ée plaie ftmppe «m^ feuille sèche, lentement, longuement, el^'esi toïijotu^ k même goutte, et an nïème endfH-Dit, <iiii frappe ^ s'y eatêt-e.

Une larme de toi frappe mon pauvre cœur, lentemeii*, iô^g^wè?iiiè?at, «t la tôêfifie 4&Hleiar résonne, au même endroit, ob&tinée cowme l'heure.

La feuille aura raison de 'la gwitte *de |)lu4e. Le cœur aura raison de ta larme qui vrille : car sous îafêtiMe et sousîe coëtir, il y aie vide.

POESIfIS fJIVERSES

NE CROIS PAS A CE QWN TE DIT

Ne crois pas à ce qu'on te dit, ô jeune fille. Ne t'en va pas che relier î'fimouT, car il n^e^ point. L'homme est diiT,T'homme est iaîd,-et ta g^râce craimtTve déplaira tôt on tard ià ses grossiers l^esoins.

Il ne fait que mentir. Il te laissera seule, au coin du feu, avec les enfants à soigner. Et tu te sentiras vieille comme une aïeule, les jours qu'il tardera à revenir souper.

Ne crois pas que l'amour existe, ô jeune fille : mais va dans le verger où l'azur pleut à verse, et reg-arde, au cœur noir du rosier le plus vert, cette araignée d'arg^{ent} qui vit seule et qui file.

NE ME CONSOLE PAS

Ne me console pas. Cela est inutile.

Si mes rêves qui étaient ma seule fortune quittent mon seuil obscur où s'accroupit la brume je saurai me résoudre et saurai ne rien dire.

Un jour, tout simplement (ne me console pas !) devant ma porte ensoleillée je m'étendrai. On dira aux enfants qu'il faut parler plus bas. Et, délaissé de ma tristesse, je mourrai.

JE PENSE A VOUS

Je pense à vous. Mes yeux vont du buisson de roses aux touffes du chaud sering^a.

Je voudrais vous revoir quand les raisins muscats dorment auprès des reines-ciaude»

Depuis que je suis né, je sens au fond du cœur je ne sais quoi d'explicable.

Je vous dis que la rose est tombée sur le sable, que la carafe est sur la table, que la fille a mis ses sandales

et que le scarabée est plus lourd que la fleur.

Il© CLAIRIÈRTÎS DANS LT5 CIEL

— Mais tous ces foin, les aura-t-on bientôt fanés?

— G mais, mon amie, tout se fane :

le foin tremblant, le pied de l'âne, les chants du merle et les baisers.

— Mais nos baisers, ami, ne se faneront point?

— Non certainement. Que Je foin se fane, disais-je, c'est bien.

Mais nos baisers, amie, ne se faneront point.

— Je crois que vous vous endormez, car vos paroles n'ont qu'une suite vague, et puis vous reprenez

ce que vous venez de me dire.

— Mon amie, mon amie, écoutez les cerises

chanter sur la pelouse chaude. . .

— Non pas. Ce sont les reines-claude.

— Mais non. C'est votre chaste robe sur le versant de la forêt où vous avez herborisé.

— Non... Vous aviez raison, aimé.

Ce sont les reines des cerises
qui s'endorment dans l'enclos de ..

AU BORD DES EAUX

LUI

Au bord des eaux, dans la prairie pacifiante,
près de la chienne douce et des bœufs sous le joug",
j'ai vu le fruit du pissenlit, bulle d'arg-ent,
se défaire, flotter, puis filer dans le vent.
Le raisin a manqué. Je veux toucher tes joues.

ELLE

Je te donne mes joues comme on donne deux pommes. Mais celles du pommier, quand on les a mangées, sont mang-ées pour de bon. Celles que je te donne, quand on les a mangées, on peut recommencer.

LUI

Tes lèvres sont la peau si rouge de ces fruits. Si l'on semait tes dents, pousserait-il des pommes ? Je suis heureux d'avoir celles que tu me donnes, car cette année la terre est maig-re de produits. Mais te rappelles-tu que, pour nos épousailles, il y eut tant de vin qu'on manqua de futailles ?

Dans le bosquet j'entends piauler les pintades. J'ai réussi quatre couvées et les dindons. Ils aiment à nicher sur les lisières froides. J'ai aussi réussi les couvées de pigeons. Entends-les chanter sur le toit de la maison ?

LUI

Que le jardin de fleurs tes mains l'ont bien soigné Le long des rosiers clairs je me suis promené. Les capucines rient près de l'arrosoir vert, et les lourds tournesols attristent la journée. On sent l'odeur de l'eau monter de la citerne.

POESIES DIVERSES IIQ

ELLE

Pourquoi trouves-tu donc la journée attristée par les lourds tournesols, ces soleils des enfants? Je veux que mon amour te fasse trouver g-ai tout ce que j'ai semé de ces fleurs d'agrément.

LUI

Je ne tiens pas, amie, à la seule g-âté. Elle n'est pas possible, et nous devons alors accepter à l'avance une joie attristée comme le tournesol dans le jardin que dore le soleil trop brûlant de la fin de l'été.

ELLE

Penses-tu que jamais la joie ne soit entière ? L*ombre d'amour est douce aux sentes forestières.

LUI

Ni le bouquet de la forêt la plus épaisse

où la palombe frappe l'air obscur des chênes.

Et ni la claire-voie. Et ni le pont rustique

où, dans l'ancienne image, un chasseur romantique

caresse les seins ^ais des poudreuses meunières ne sont un
sûr asile aux pauvres joies humaines.

ELLB

Mais que faut-il donc faire?

LUI

Il faut orner encore de tristes tournesols les allées du jardin,
mais ne pas oublier cependant que les roses doivent donner leur
part de joie à nos destins. Il faut continuer à veiller aux couvées
et à ce que le pain au four soit bien levé.

ELLE

N'atteindrons -nous jamais à la joie infinie ?

LUI

Rien n'est plus doux pour moi que ta chair dans la nuit.

TRISTESSE

Tristesse ! Que ce cœur qui veut tout, ne veut rien...

que le chant de l'oiseau et l'amitié du chien.

Il ne possède rien, même si l'on lui donne :

la fleur d'Avril qu'il tient lui prend le fruit d'Automne.

CLAIiUEHKS DANS LK CIEL

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Dans le silence de la nuit chantait, hier soir, chantait je ne sais où le grillon du foyer. Ce petit chant élarg-issait encore le noir. La flamme triste de ma bougie s'allong'eait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort dans l'âme, en se disant que, pas plus qu'autrefois, je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.

Tu n'as pour te calmer que ce g-résilleme

Mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je ? Seul le chant continue du grillon-boulang'er, Adresse-t-il à Dieu une plainte lég-ère, et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler ?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur et le pot ébréché dans les cendres amères. Il dit le chien qui dort. Il dit la ménag'ère. Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur.

Il dit qu'il est ami. Il dit que, l'autre jour, mon fermier a conduit sa fiancée à Tég-lise, et que la métairie était pleine d'amour, ainsi qu'un cerisier est tout plein de cerises.

Il dit que les époux sont venus me saluer

et que, graves et lents, ils m'ont fait visiter

leur chambre où, dans le lit nuptial ouvert, dormaï

la plus petite sœur de cette mariée.

La noce est repartie. Et ont fini les danses. L'épouse a remplacé sa sœur la plus petite. La joie est simple au fond de la chambre bénite. L'horlog-e et le g"rilIon s'aiment dans le silence.

ia4 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

DANS UAUBERGE FUMEUSE.

Dans l'auberg-e fumeuse où l'ouragan m'abrite, on voit des saucissons pendus et un feu noir. Je suis le voyageur perdu dans l'autrefois, celui dont le manteau était pesant de pluie.

Je songe au temps d'Eté où vers cette colline,

et vers ce vallon bleu, doux comme Lamartine

à l'heure où les poiriers rêvent à Jocelyn,

je vais chercher la paix comme un morceau de pain.

Aujourd'hui le grésil vole dans la tourmente. Où donc sont les journées de la caille, étouffantes? Ayez pitié de moi, ômon Dieu, car j'ai peur de ne pas compatir assez à la douleur.

POÉSIES DIViiUSKS 12b

J*AI DÉJEUNÉ CHEZ UN AMI

J'ai déjeuné chez un ami. Des camélias commencent à jaunir le mur de sa villa. Voilà long-temps que nous nous connaissons. Déjà le printemps trop hâtif fleurit le leycestria sous lequel, en Été, nous causons lui et moi.

Sous l'aigre vent de pluie les carcasses des arbres agaçaient mes regards qui désiraient revoir les feuilles de Juillet à la mollesse bleue.

Peut-être que, l'Été, sous le leycestria,
nos cœurs regretteront cet après-midi noir
qui nous a fait longtemps rester au coin du feu.

126 GLAIRIÈHICS HkàHB- hWk CIEL

L'ENFANT LIT L'ALMANACH

L'enfant lit l'almanach près de son panier d'oftufs* Et, en dehors des Saints et du temps qu'il fera^ elle peut contempler les beaux signes des cieux : Chèvre, Taureau^ Bélier ^ Poissons^ et caetera»

Ainsi peut-elle croire, petite paysanne,
qu'au-dessus d'elle, dans les constellations,
il y a des marchés pareils avec des ânes,
des taureaux, des béliers, des chèvres, des poissons.

C'est le marché du Ciel sans doute qu'elle lit. Et, quand la pag"e tourne au signe des Balancet^ elle se dit qu'au Ciel comme à l'épicerie on pèse le café^ le sel et les consciences.

pO'ÉsrEs DirRSİTS 127

CE SONT DE GRANDES LIGNES PAISIBLES

Ce sont de grandes Ilg-nes paisibles qui se confondent tantôt avec fe ciel, (antôt avec la terre. Elles n'apportent plus a mon cœur solitaire celle paix d'autrefois que je croyais profonde.

Ainsi va s'en alfer le charme des vallées. Ainsi va s'en aller le charme de mon cœur. Qu'aurai- je rcg-rcltc? Peut-être la douleur, peut-être la douleur qui s'en est en allée.

Les coups d'un bûcheron sont sourds dans le coteau. L'aulne mâle fleurit. Le printemps va venir. Mais, celle fois, mon Dieu, ni rôve ni soupir ne passent dans le vent sur cette flaque d'eau.

JE NE M'Y TROMPE PAS

Je ne m*y trompe pas. Hier, à la nuit tombante, dans Tombre des coteaux sonore et forestière, j'ai entendu déjà ce cbant particulier du merle imitateur lorsque vient le printemps.

Ce cbant semble g-onflé de sèves roucoulantes comme les gorg'ées d'eau des carafes de terre. Ce matin les moineaux ont

leurs voix printanières, la même qu'ils avaient lorsque j'étais enfant.

Ainsi que la saison indécise, j'hésite... Je ne sais trop si c'est le printemps ou l'hiver; cela dépend de vous, mais il faut faire vite : la giroflée marronne aime le vent de mer.

LES PIEDS AU COIN DU FEU

Les pieds au coin du feu, je pense à ces oiseaux qui disaient à Colomb que la terre était là. Celaït toujours les eaux, et les eaux, et les eaux, toujours les eaux. Enfin Rodrig-ue Triana

cria : « Terre ! » Et le vent chanta dans les cordages. L'équipage tomba à genoux. Les forêts du Nouveau-Monde, avec leurs singes bleus, s'ouvraient, et les lourdes tortues pondaient sur le rivage.

Quand donc, pareil à un matelot fortuné, pourrai-je découvrir la plage de soleil de ses cheveux épars sur son corps allongé comme une île nouvelle au milieu du sommeil?

A Madame Charles de Bordeu.

LA GRAINE SAIT CHOISIR

La graine sait choisir le terrain qu'il lui faut. La gentiane, d'azur comme un marlin-pêcheur, fleurit sur le penchant de l'aimable coteau où Glitie sur la mousse eût raillé la pueur.

...La voyez -vous? tombée, et son chapeau de roses aplati tout à coup sous les houblons dorés? La rivière s'endort aux caresses des prés. Clitie ferme les yeux gravement, et se pose...

Je connais ce pays tout luisant d'Eté bleu, et ce gazon couvert de tulipes sauvages. C'est le vallon du Ghat-botté, le coin du sage : c'est la demeure enfin de l'ami de Bordeu.

CLAIUKUES UANS LE CICL

Quand le vent cessera de me tenir en ville, lorsque le velours bleu d'une fin de juillet évoquera pour nous les robes à paniers renversées sous la lune aux creux noirs des charmillés ;

Alors, lovant un verre empli de vin doré, nous entendrons re-naître au-dessus des foug-ères, les froissemeoj* id'^ofte igt les b[ï\ujt§ <ie âjuisers de toutes les Glitie déguisées en bergères.

A Raymond Bonheur,

EH! JE SAIS BIEN

Eh! je sais bien qu'ils ont tous dit : vieillir est doux.

Mais je vieillis et je regrette la jeunesse,

et la joueuse de croquet, et les caresses

de sa main sur mon front posé sur ses genoux.

Quand donc viendra le temps où j'aurai cette force de bénir, sans que j'aie de l'amertume au cœur, des enfants respirant la sève des écorces dans le ravin rempli d'ég-lantières pâleurs?

Heureux celui qui peut, dans l'enclos paysan, à l'heure où lourdement sonnent les vêpres cLaudes, mettre dans d'autres mains les mains de ses enfants qui se sont fiancés dans les framboises jaunes.

03 CLAINIÈUES DANS I,B CIEL

LES ROSES DU JARDIN SONT SAGES

Les roses du jardin sont sag-es. Mon grand mal, le i'ut d'avoir voulu toujours porter des roses, et de je ai'être pas recueilli quand les choses ne devaient pas encore être fleuries pour moi.

C'est pourquoi je contemple avec de l'amertume les doux petits rosiers plantés là par ma mère. Tandis que dans mon cœur sont des larmes amères, il n'est, sur ces rosiers, qu'une pluie bien venue.

Ils savent dispenser leur temps avec sag-esse. Ils accueillent le deuil de l'hiver comme un bien. La rose qui naîtrait n'aurait pas de maîtresse» Elle attendra l'Été pour ne pas vivre en vain.

FUÉSIKS DIVKBSES j3(J

LA JEUNE FILLE PREND DES LEÇONS DE PRINTEMPS

La jeune fille prend des leçons de Printemps,

dans le tableau que j'ai, dans le tableau où Ton dirait qu'il a
neigé

des roses ; ... des leçons de Printemps. .. Du moins, je le suppose, et joue du violon sous des g-éraniums blancs.

Joueuse de Printemps, vierg-e au cœur délicat,

liseron des tonnelles :

l'âg-e peut me g'iacer, la mort venir. Tes bras ont couronné
mon front de leurs branches de neig"e

140 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

C'EST UN COQ

C'est un coq dont le cri taille à coups de ciseaux l'azur net qui
s'aiguise au tranchant du coteau. Mais je veux autre chose encore
?

C'est la salle à mang-er sur un parc, à midi. Une femmeen-
blanc, lourde et blonde, pèle un fruit. — Je veux voir autre chose
encore?

C'est une eau tendrement aimée par le villag-e

qui s y mire et dénoue sur elle ses feuillages,

— Je veux voir autre chose encore?

Mais quoi donc? — Oh! Tais-toi, carjesouffre! Jeveux je veux
voir, je veux voir au delà de mes yeux je ne sais quelle chose

encore...

POÉSIEKS DIVERSES 141

COMME UN INSECTE

Comme un insecte, la faucheuse mécanique parcourt le foin. Son cliquetis irrégulier semble accroître la torpeur qui se communique à la vig-ne et à l'horlog-e de l'escalier. Laissez-moi ne penser à rien. C'est un ennui que de n'entendre parler que d'appendicite, de Nietzsche, de la Vie, d'on ne sait quoi ensuite. Les cornes des beaux bœufs luisent violemment, et la lumière bleue enflamme le froment. Les roses du jardin ont une odeur terrible, et leurs pétales secs sont de sable torride. Et la lourde écolière ainsi qu'un tournesol s'endort et son atlas esl tombé sur le sol.

1/i2 GLAmiÈRES DANS LE CIEL

JE FUS A HAMBOURG

« Je fus à Hambourg quatre mois, puis à la Haye.

Je pris le paquebot pour Londre otif arrivai

le 10 janvier i'jo5, après dix ans

et neuf mois d'absence — et, dès lors, me préparant

à un plus long voyage — à soixante-douze ans

d'une vie remplie de toutes sortes d'incidents.

J'avais été assez éprouvé pour connaître

le bonheur de finir ses Jours dans la retraite, »

C'est ainsi que s'exprime, à la dernière pagéj Robinson Gru-
soë. Un parfum de muscade s'exhale de sa robe aux somptueux
ramag:esj L'orage au loin qui roule en bruit de caronade

POÉSIES DJVEUSrS iF4^

fait IrerabAçr k Cité <d' Albion, Et^ d^JQis l'iiiiag'e

que j'ai là soûls les jeux, on voit le voy^^eur

méditer sjjir.saL Bihh şt bénir le Seig-n.eur,

Au milieu de la tab^ çsj une lofl^^ue yu.e

dont il g-uettai.t jadis Teropiieint^ des pieds nm- -

Au mur sont accrochés le parasol de chèvre

et le bonnet de çbèvre et Tare avec Jes flèches,

la hache d'abordag-ç .e;t le sabre marin.

Ici le médaillon de Vendredi. Enfin,

placé contre la carte où est Tîlot désert,

dans sa cag-e empaillé un perroquet très vert.

Gomme toi, Robinson, j'essuyai des tempêtes

et, comme toi, j'ai yu au-dessus de ma tête

la mer verser au ciel des flots couleur de plomb.

Et l'amour furieux qui balayait le pont
me jetait ^ g!e»€>«x et siM-ait. Grusoël
Crusoë ! L'océan et ra^roour sont pareils :
A l'un et l'autre la faut de <3esséchaffts soleil's
qui creusent -notre cœur -ajin&i qu'une coquille;
il faut que les agrès grincent comme des filles,
et que la pa^^on soit çet^e noijs i^^X
qui monte et nous emplit avec son bruit apcier.

144 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

Ah ! Vieil Anglais ! Tu fus cependant bien plus sage
que je ne fus, car où que tu fasses naufrage,
au Gap Bonne-Espérance ou à Juan Fernandez,
on te voit aussitôt suivi ou précédé
de ta malle toujours confortable et prudente.
J'aime ta poésie pratique et commerçante,
et j'apprécie beaucoup la veuve qui prit soin
de tous tes capitaux tant que tu fus au loin.

... C'est ce qui te permet de finir doucement tes jours dans ce
grisâtre et doux appartement que je viens d'évoquer au début du
poème. Ah ! Tu n'oubliais rien dans ton île, pas même ton parasol
et ton bonnet de peau de chèvre.

Ce que j'ai rapporté? — me demanderas-tu, — de cet îlot désert dont je suis revenu? Rien, ni une bouée ni une cage à poules. Mais écoute comment je fus pris par la houle :

Ce fut au doux Avril[^] quand la mer du Printemps s'ouvre à tous ces oiseaux, indiens de Gejlan,

qui plong-ent dans l'azur de nacre où sont les perles rouge-[^]orge, bulbul, fauvette, linot, merle. On entendait briser les âmes des lilas sur les coraux des pêcheurs roses des villas.

Je ne pensais point certe à ces autres coraux où la Pérouse d'or, c'est à Vanikoro, trouva la mort malgré son geste autoritaire.

L'amour semblait dormir et le ciel et la terre. Douce comme une nuit des Nuits, la nuit tomba. Mais bientôt le parfum des vergers s'exalta.

Alors, ô Robinson! oubliant comme toi
les dangers que j'avais courus, n'écoutant pas
les conseils des aïeux qui rêvent dans leurs cadres,
ivre de mettre à flot une nouvelle escadre,
je dirigeai mon cœur affolé par l'amour
vers une île pensive et grave comme un jour.

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.

La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme. D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.

J'aimai, ô Crusoë ! ces monts qu'un Yucatan
prolong-e sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de long-s baisers d'adieu.
Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
mais la neig-e impassible aux foudres qui l'assiègent,
neige dont les yeux clairs ont la calme passion
du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
Et c'est l'île la plus terrible : ô Crusoë !
car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.

Comment j'ai échappé aux dangers de cette île : il faudrait
pour cela que je fusse Virgile ; car jamais tout entier l'océan
n'écala cette vague aux doux mouvements qui m'enlaça.

Maintenant, comme toi, ô Crusoë I je pense qu'il est bon de
rêver de cela dans sa chambre. Ma cafetière bout comme un ro-
man anglais. J'ai des lettres d'amour que j'entends murmurer
ainsi que murmurait l'Océan Pacifique où tu avais conduit ton
âme magnifique. Repartirai-je un jour? Je ne l'affirme pas.

POÉSIES DIVEIXSBS II\']

J'eusse voulu pourtant encor nouer mes bras
à la blanche bouée que nous nommons la femme,

et revenir rieur parmi les hautes lames.

Tous les oiseaux de Mars me conseillent d'aimer.

Ce matin, au réveil, leurs chants neufs s'essayaient.

Un moineau insistait beaucoup. Que vais-je faire?

Petits oiseaux, ô rouge-gorges de mon cœur,

je ne pourrais vous suivre ou, du moins, j'en ai peur.

Les buissons sont trop verts. Je vous attristerais...

Il faut laisser tomber Tombre sur la forêt.

L'ÉailSE HABILLÉE DE FEUILLES

Dans la pâleur embaumée de ce soleil fou, la chapelle des champs, vêtue d'un petit bois, enferme le mystère de clarté et de joie. Son clocher, comme un épi blanc mûr en Août, tout pou-droyant de la farine eucharistique, domine les vallons bleus comme des cantiques. Comme une flèche encor, dans le cœur de l'Été, par l'arc de l'horizon ce clocher est planté. Ce sont quatre tableaux exacts et monotones qui l'entourent et qui reviennent chaque année :

C'est le verdissement des buissons et des prés. C'est le roussissement des vaches et des blés.

152 CLAIRIÈRES DANS LK CIEL

C'est le bleuissement des vig-nes où il tonne. G^est le noircissement des jours diminués par l'espèce de suie qui tombe des nuées. Et la chapelle a un chapeau de roses jaunes.

On peut la voir encor, comme un bateau de pêche, naviguant sur les flots luisants du labourage où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche d'une charrue comme une mouette dans Forage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève. C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves, c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi ; par les jours finissants aux vieux balcons de bois où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste ; par l'obscur douceur des choses villageoises ; par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise ; par le chien dont la tête humble nous invite à lui passer la main dessus ; par tout cela : Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois !

l'église habillée de feuilles 153

Or, tandis que priait ce poète — c'était jour de première communion où se balancent devant l'autel doré des guêpes toutes blanches, — il voyait dans le fond de son cœur cette chose : s'ouvrir joyeusement une tombe, ô lumière 1

C'était la tombe de ses grand-père et grand-mère,

dans les Antilles bleues, fleuries de tabacs roses,

là-bas où l'Océan comme une vitre luit,

noir comme le feuillage et vert comme la nuit.

Les âmes des aïeux, il les sentait monter

comme une onde tremblante et, soudain, déborder

de ce sépulcre ouvert sur la crypte infinie,

et aller dans un Ciel où dans la grande paix

toutes deux souriaient à la douleur passée.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

Et c'est ainsi que Dieu répondait au poète qui se sentait saisi dans la chapelle en fête de ce souffle venu d'on ne sait quelle tempête, ce souffle des fins-fonds des matins et des soirs qui vit réellement au cœur de TOsténsoir.

l'église habillée de FEUir.l.T s

Les prières s'en vont au ciel comme des fleurs, on ne sait trop comment, les unes luxueuses et lourdes de parfum comme les tubéreuses ; les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur, ainsi que les pensées d'un parterre indigent. Le Poète les voit monter vers l'Indulg-ent, vers le Père qui seul pèse Tor et Targ-ent. Et c'est Lui qui évalue le prix de chaque fleur, qu'il voit venir à Lui. Et, seul, Il peut juger au-dessus de nos sens, au-dessus de nos haines, si l'humilité bleue d'un bouquet de verveines vaut autant, plus ou moins, que l'œillet recherché.

156 CLAIRIÈRES DA.NS LE CIEL

Car, soucieusement, tel qu'un très vieux marin dont la barbe a été battue par le tonnerre, sur les g-ouffres du ciel de nacre Dieu tend les mains à tous ceux qui, souffrants, lui offrent leurs misères au creux d'un diamant ou d'une primevère.

l'églisb habillée de feuilles 167

La paix des champs s'étend autour de la chapelle.

Et, au carrefour poudreux, parmi les avoines,

les menthes, les chicorées et les aig-remoins,
se dresse un grand Christ de bois creux où les abeilles
ont fait leur nid. Et on peut voir, dans le soleil,
aller, venir, ces affairées pleines de miel
comme des lettres noires écrites dans le ciel.
De quoi nourrir son Dieu si ce n'est pas de miel?
Parfois le cantonnier qui casse des cailloux
lève la tête et voit le Christ, le seul ami
qu'il ait sur cette route où palpite Midi.
Pour casser les cailloux l'ouvrier est à g-enoux
dans l'ombre de ce Christ dont le flanc est vermeil.
Et tout le miel alors chante dans le soleil.

158 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

Le poète contemple et médite. Il se dit,
devant le lent frisson des champs, que chaque épi
est du peuple de Dieu la sage colonie
dont chaque grain attend, pour être vivifié,
que des grottes du Ciel l'eau se soit élancée.
Il se dit que ce grain désormais va pousser
dans l'azur précieux que tout approfondit

et, qu'imag-e du Fils de Dieu, né lui aussi
dans une grotte, il nourrira ceux qui ont faim.
Et l'épi qui naîtra à son tour de ce g-rain
aura la forme d'un clocher dans une aurore.
l'église habillée de feuilles iBq
Le poêle n'est plus jeune comme autrefois.
Il a dit à son chien ; chien, il est d'autres bois
que ceux où nous chassions dans le fumeux automne
il est d'autres ajoncs et il est d'autres chaumes :
il y a les foug-eraies des ténèbres de Dieu,
les fourrés qui le soir respirent dans les Gieux.
Mais le poète, bien qu'amer devant la vie
qu'il avait tant aimée et qui l'avait trahi,
le poète savait sourire aux jeunes filles
dont les joues sont les pommes rouges des charmillles.
Il faut que, sans savoir pourquoi, ces enfants rient.
Il faut laisser jaser les sources des prairies.
160 CLAIRIÈRES DANS LB CII.
A mesure que le poète allait à Dieu
et que, de plus en plus, se faisait raboteux

le chemin où l'on est forcé de s'eng-ag-er,
son cœur paisible, bien que déçu, souriait
aux échos des baisers dans les vacances lourdes.
Son âme, ardente et triste et tendrement amère,
à genoux maintenant devant chaque Mystère
devenait l'humble sœur de l'humble coquelourde
qui orne la pauvreté du buis presbytéral...
D'autres jardins s'ouvraient,mais si beaux et si sombres
que leurs feuilles gênaient celui qui voulait voir ;
et la beauté suprême était ce larg-e noir
où se risquait son cœur comme un homme qui plonge.
l'église habillée de fkuilles i6i
Car maintenant, nourri d'un ineffable blé,
il semblait qu'à ses yeux s'ouvrît un nouveau monde
l'oiseau, l'arbre, la pierre avaient une clarté
qu'il ne connaissait pas, et la tuile frappée
par le soleil tombant était profonde et nette.
Ce n'était plus ce cauchemar fou et g-rotesque
où les choses ont Tair surprises d'exister :
Maintenant chaque chose était telle qu'elle est.

Dans le jardin Dieu seul avait mis la lavande
et les bruyères et les genêts dans les landes.

Il avait découpé, par un très doux mystère, ce petit coq dans
du soleil vert, et ce lièvre à même le terreau éboulé d'un sillon, et,
dans la blanche fleur des pois, ce papillon.

Le poète, tandis que l'Eté s'élevait, disait : Je ne sais rien de ce
que Vous savez, ô mon Dieu qui vivez dans le cœur de mon âme !
Et l'azur respirait sur lui comme une flamme. Et alors, tout empli
du larg-e et profond souffler il rendait à l'azur ce souffle par sa
bouche.

L ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES iG'

Il dit au cantonnier, au sortir de Tég-Iise :

« Salut! » Et l'autre dit : « Salut, maître! » Et la brise
fait bouçerle platane aux fraîcheurs d'ombre et d'eau.

Ce frisson se propa^^-e et, plus loin, des bouleaux
fourmillent. Tout bientôt redevient immobile.

Ils causent. Un coq chante. Et la petite ville
découpe sa blancheur sur le noir du coteau.

Alors, ouvrant son paroissien à TEvang-ile,
le poète dit au cantonnier : Quand tu auras
cassé tous les cailloux de ta vie, tu pourras
te reposer au Ciel de toutes tes fatigues.

Je l'espère. Monsieur, dit l'autre. Vous aussi vous travaillez. Et le poète : Oui, mon ami,

164 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

auprès de toi je me reposerai, j'espère.

Nous sommes les ouvriers de Celui qui est le Père.

Si le grain de froment dont parle TEvang-ile

ne meurt pas sur la terre, il demeure stérile.

Seul, le g-rain dont le cœur souffre porte un épi.

L'homme est un grain de blé mis sur terre par Dieu,

et, s'il g'erme ici-bas, c'est pour g-agner les Gieux.

Ils causaient et, debout, dans Tardeur bleue solaire

la Croix dont deux bras sont au ciel, l'autre est sur terre,

protégeait le sommeil d'une déshéritée.

Elle était là, béate, et ses bardes bâillaient

mettant sa chair à nu comme d'un grain de blé

dont l'écorce travaille et qui veut éclater.

Le poète dit au cantonnier : Cette femme

est bien le g-rain de blé que travaille son âme.

L EGLISE HABILLEE DE FEUILLES

Au crépuscule, à l'heure où le silence saint de la chapelle, par un mariag-e divin, s'unit aux boiseries qu'orne un chemin de

croix, enfumées du parfum des encens séculaires... quand l'ombre rejoint l'eau dans le bénitier froid, quand le vent pleure bas autour du presbytère dans les tristes rameaux de peupliers carolins... quand le dernier rayon dore de son mystère ralthœa rose auprès duquel lit son bréviaire un humble desservant qui va vers son déclin...

Alors, sortant de la chapelle où l'a mené
sa rêverie errante, le poète a refermé
la g-rille , On voit la lune en métal bosselé.

IG6 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

L'âme garde long-temps le parfum du rosaire comme la boîte verte g-arde une odeur de feuilles. Certes il est bon, quand la Terre vous abandonne, de méditer, et qu'alors le Ciel vous accueille. Il est bon, quand sur soi l'orag-e couve et tonne, de descendre dans la profondeur des Mystères; il est bon lorsque les hommes vous ont trahi, quand on est exilé, quand on n'est pas compris, de retrouver toujours la Famille divine. Cette Famille est là, qui avec vous chemine ou s'arrête avec vous, matin, midi et soir; il est bon de parler à la Vierge et la voir, tantôt enfant, avec son voile dans le Temple, pure comme elle-même et remplissant sa lampe ; tantôt tranquillement belle, puissamment mère; tantôt vieille, voûtée et saintement amère. 11 est bon d'évoquer son Enfant glorieux et, banni par les hommes, d'habiter avec Dieu.

L EGLISE HABILLEE DE FEUILLES

Maintenant, ô mon Dieu, je sais que chaque chose porte en soi son Mystère et que Vous le savez. Ceci est un caillou, ceci est une rose, ceci est une femme et ceci un baiser-

Mon Père approchez- vous. Maître, je Vous appelle. Inspirez-moi comme le vent qui fait pleurer, qui fait pleurer d'amour autour de la chapelle, pleurer comme la pluie le chagrin des lauriers
I

103 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

La colombe tenant le rameau d'olivier, c'est la Vierge apportant, clans le t-rouble, la paix. L'agneau pascal qu'on pend au linteau de la porte sera plus tard l'Ag-neau que Ton a mis en Croix. Ce n'est que peu à peu qu'un Mystère se voit. L'ardent Buisson parlait avant la Pentecôte. Avant qu'y fût Noé sur l'eau était l'Eglise; Noé était sur l'eau avant qu'y fût Moïse; Moïse était sur l'eau avant qu'y fût saint Pierre. De plus en plus se fait intense la Lumière.

l'kglisb habillée dk feuilles 1G9

En ce jour-là l'église allègrement sonnait, car la fille d'un métayer se mariait.

L'église sonnait sur la gloire des maïs d'Août. Elle sonnait au-dessus des granges recueillies, et sonnait au-dessus des hangars et des puits dont on entendait les chaînes rouillées se taire, et sonnait au-dessus des greniers et des aires, et sonnait au-dessus des batteuses qui ronflent, et sonnait au-dessus des filles brunes et blondes qui s'élançaient pour la noce de leur amie, et sonnait à grands sanglots d'amour qui s'espacent, et sonnait. Et les bœufs ensommeillés qui passent s'arrêtaient intrigués, levant leurs cornes pâles vers ces cœurs de la haie, les roses du Bengale. Et sonnait. Et les pigeonnes gonflant le dos roucoulaient sur les toits, diaprées comme l'eau.

Leurs pieds roses éperonnés coupaient l'air bleu.

Et la fille du métayer comme une fleur

se balançait sur le perron, parmi les coqs .

Et sonnait, et sonnait. On entendait le choc

de chaque coup de cloche au larg-e des collines.

Et le cortèg-e se formait au potag-er.

Et les amies suivaient la blême fiancée.

comme Ton suit le vol d'un papillon des neiges.

Une musique naïve précédait le cortèg-e,

et le poète louait Dieu en se disant :

C'est ainsi qu'autrefois partit pour Chanaan

Rebecca dont la race était vaillante et fière.

Les temps n'ont point changé pour ceux qui croient au Père.

Voici le puits, peut-être, où tu laissas, Rachel,

se dénouer tes boucles lourdes sur tes mains belles,

cependant que Jacob guettait, dessous les palmes,

comme un fruit d'or bruni tes joues fermes et calmes.

L EGLISE HABILLEE DE FEUILLES

Une noix d'Amérique est tombée sur l'allée. Elle annonce l'automne et son odeur étrang-e substitue à l'amour doucement désolé l'Amour de Dieu vivant aux ténèbres des branches.

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.

Et Dieu ne répond plus, semble-t-il. Et Ton song-e

à la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.

« L'âme est triste jusqu'à la mort. » Et on supplie,

on s'obstine. Mais Dieu comme un mur de cachot

demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.

Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors, tenant ainsi qu'une poignée de blé * son chapelet, ces grains de l'humilité sombre, le poète le sème aux divins champs de l'ombre où germe la moisson de toutes les prières.

l'épouse habillée de feuilles 178

Il sent confusément qu'une grande Lumière lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir. Pour briser la cloison, et voir, il faut mourir. L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance que voit un prisonnier qui attend sa délivrance. Le poète s'obstine, il appelle son Dieu. Or, tandis qu'il l'appelle, un Sens mystérieux semble à peine venir, mais vient, des profondeurs qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur. ... Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent dans le Ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis parce qu'il ignore le mystère de toute chose=

174 CLAmiÈl\ES DANS LE CIEL

Je ne suis séparé de Vous que par mon corps, mon Dieu! Qu'il se brise. Et alors je Vous verrai. Mais qu'il se brise en répandant l'huile sacrée dont Madeleine oignit Vos pieds pour Votre mort.

L EGLISE HABILLÉE DE FEUILLES 17a

Notre Père, avant le sommeil et le réveil : Voici la Vie. Vous seul comprenez ce Mystère que j'existe, et qu'encore aujourd'hui le Soleil éclaire tout ce qui se passe sur la Terre.

Me voici. Je ne suis qu'un homme. Je reg-arde. C'est Vous qui éclairez la nuit qui est dans mes yeux et, sans Vous, chaque chose est insane et hag-arde. Mon âme crie. Elle a la nostalgie desCieux.

Je vis et ma vie va vers Vous, ô suprême Etre ! Les Ténèbres où Vous Vous cachez m'ont séduit. Aimez ce voyag-eur qui, errant sous les hêtres, préfère à ce qu'il voit ce que cache la Nuit,

176 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

. . . Mais suivre cette route obscure est bien pénible ! Je tâtonne. J'appelle. On ne me répond point. Dieu ! Que votre silence est profond et terrible ! Ouvrez-moi donc la porte où je beurte du poing- ?

Ah! d'autres trouveront, dans la paix des cellules, à remplir tout leur cœur avec ce qu'ils n'ont pas, mais moi j'entends l'appel au fond du crépuscule de ma passion nue sur son lit de lilas.

Vous avez assigné par des lois très adroites à cette âme sans frein et déchaînée en moi, Vous avez assigné des limites étroites qu'elle ne peut franchir tant que Vous êtes là.

N'aurez- vous pas pitié de votre serviteur ? Il est blessé. Il gît. Il a soif. La savane s'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur, ne passera-t-il pas bientôt sous les lianes?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi faut-il aussi longtemps, pourquoi faut-il pour que je puisse Vous aimer que Vous foudroyiez les fleurs de mon Printemps ?

— Mon fils, l'abricot point déjà dans la ramée

X<*iGLIfE HABILLÉE DE FEUILLES I77

IP

O mon Ang-e gardien, toi que j'ai laissé là

pour ce beau corps blanc comme un tapis de lilas :

Je suis seul aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

o mon Ang-e g-ardien, toi que j'ai laissé là

quand ma force éclatait dans l'Eté de ma joie :

Je suis triste aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

o mon Ang-e gardien, toi que j'ai laissé là

quand je foulais d'un pied prodigue l'or des bois :

Je suis pauvre aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

o mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là

quand je rêvais devant la neige sur les toits.

Je ne sais plus rêver. Tiens ma main dans ta main,

fjS CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

La chapelle sonnait encore. Et chaque coup de cloche, comme un martinet dans le beau temps, s'élançait du battant, demeurait

un instant suspendue, décrivait un cercle lent et doux et revenait percher sa note sur son nid qu'ourlait un bleu céleste un peu mêlé de g-ris-

G'était l'enterrement d'une vieille paysanne, de celles qui ont mené l'existence d'esclave. On posa le cercueil sous le porche, un moment, où des pig"eons vinrent familièrement, comme s'ils eussent cru que la morte sereine allât se réveiller pour leur jeter des g^raines.

l'église habillée de feuill les 179

Le poète, assistant à la messe, sentait rillumination de Dieu dissiper l'ombre balayée par le vol de ces saintes colombes. Ici, le chant funèbre après soi ne laissait qu'un grand silence ardent où l'âme s'élevait dans une calme joie de tâche terminée faite du hosanna du déclin des journées.

Et lorsque le cercueil dans le clair cimetière But été recouvert, par les paysans, de terre, ceux-ci, marquant la fin de l'œuvre solennelle, formèrent sur la fosse un faisceau de leurs pelles.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

La lune dans la nuit fait songer à la Terre Le Silence, fermant les yeux, entre en prière.

L'Église HABILÉE DE FEUILLES 181

ai

Dans ce site où la Sainte Vierge est apparue,

la roche et le galet sont lustrés par l'eau crue
qui mire une lumière aveuglante, brisée
par ces cristaux d'air bleu appelés Pyrénées.
La flore est composée d'espèces balsamiques,
et la faune d'agneaux aperçus de si bas
qu'il semble que ce soit dans l'azur qu'ils cheminent.
Ainsi qu'un long soupir on entend un cantique
monter de la Douleur des douleurs qui sont là.

C'est près du vert torrent, dans le coin d'une grotte, que la
Vierge, vêtue de neige et de ciel bleu, comme une eau descendue
d'une céleste roche Jase vers une enfant pauvre comme son Dieu.

82 CLA1IUK(^ES DANS LE CIKL

Grottes de Bethléem et du Gethsémani, fontaines d'abon-
dance, on vous retrouve ici !

Agenouillé dans Tardente grotte enfumée, dans la terrible joie
de son humilité, pareil à ces manants qui ne savent pas lire, lais-
sant loin la raison savante qui délire, le poète reçoit la vie telle
qu'elle est. Et il comprend, en regardant ces faces rustres et ces
mains de terreau semant des chapelets, que c'est dans cette Foi
pauvre, nue et robuste, qu'entre, pour l'habiter comme une
crèche. Dieu.

l'église haëillée db feuili.rs 183

Le poète et Taini causent. Une pelouse

entre deux hauts coteaux vend graves leurs pensées.

C'est l'heure où la palombe lisse aux pattes roug'es
choisit le chêne noir où son vol est bercé.

Les cœurs trois fois meurtris recherchent les lisières,
alors que le brouillard au-dessus des bruyères
descend avec tendresse et n'ose s'y poser.

Effarouché soudain, rasant l'ombre et la mousse,
l'aile de l'ang-elus touche le cœur des bois.

Le poète : tout ici bas trouve une chose
où se pose quand la nuit tombe et qu'on a froid :
le ramier un rameau, l'ang-elus un ciel rose,
la caresse une amante et mon âme une croix.

t84 CLAIRIÈRES DANS LK CIEL

Le poète est tout seul dans la forêt de l'âme.

Il est découragé par le trop long* chemin.

Il attend, mais en vain, sous le cristal des lianes
et sous les baumiers bleus le bon Samaritain.

Il prie Dieu qui se tait. Alors, il s'exaspère,
et la douleur sur lui pèse comme un tonnerre:

Répondez-moi, Seigneur, que voulez-vous de moi ?

Je suis dépossédé même de votre joie,
et je me sens dans une g-rande sécheresse.

Revenez t Donnez-moi seulement l'allégresse

de cet oiseau chantant au cœur de l'arbousier?

Que me voulez-vous donc pour que vous me brisiez ?

l'église habillée db feuilles i85

— Je laboure ton cœur. Patience, ô mon enfant ! Tu souffres que je doive avec toi être juste. Garde-moi dans ce cœur, même lorsque le vent arrache les dernières roses des arbustes.

Ne m'abandonne point, car j'ai besoin de toi. o mon fils bien-aimé ! J'ai besoin de tes larmes. J'ai besoin d'un oiseau pour chanter sur la Croix. Veux-tu donc me quitter, roug-e-g-org-e de l'âme ?

— Mon Dieu, sur votre front ceint d'une haie d'épines, je chanterai durant toute votre agonie:

mais lorsque fleurira la couronne terrible vous laisserez l'oiseau y construire son nid.

i86 CLAïaiiuts DA^ti lk ciel

Le moine, comme un vieil aigle ami des nuages, dans le creux d'un rocher mange son pain amer que la neige amollit. Puis son rauque Pater arrive au Ciel sur le tombereau des orages.

Il médite longtemps sur la Création .

Sa sauvage pensée évoque le chaos :

Dieu crée le ciel, la Terre et tous les animaux,
et l'homme dont son souffle anima le limon.

C'est le Credo, en dehors de quoi tout est vain C'est l'explication brutale qui s'impose : L'Eternel a parlé dans l'Eden lourd de rose^ il a fait le cheval et il a fait le chien.

l'ÉGLISK habillée DB FiiUILLES 187

Que mon âme se pose à la plus haute cime! Et que là, comme l'eau de roche dépouillée de la boue de l'orgueil qui l'avait tant souillée, elle te réfléchisse, ô Nuit qui l'illumines 1

188 CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême ! Chante à travers tes pleurs ! Et dis-nous que tu aimes cet humble enfant avec ce cortège craintif, et jusqu'au petit chien, enchanté et naïf, qui semblait témoigner par petites g-ambades de la joie que le ciel eût fait encore une âme.

Qu'il y a de grandeur à cette humilité î

Ce doux pauvre inconnu qu'une femme apportait

à la maison de Dieu, comme à une chaumière,

était emmaillotté de sublime lumière

comme celle de l'aube au matin du coteau.

l'église hadillée de feuilles 189

Le poète louait le Seigneur tout- puissant

de ce que ce petit fût né, ô saint poème!

de ce frisson par quoi le couple obscur comprend

la richesse infinie des dénûments qu'il aime.

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême! car deux déshérités se sont aimés dans l'ombre, et ont été bénis, puisque sur leur baiser cet enfant est éclos comme sur un rosier.

o cloche ! prends ta voix de ciel bleu . On arrose pour le jardin de Dieu une nouvelle rose.

ta.

|oi) CLAIRIERES DANS LE CISL

Tranquille et nu se pose au-dessus du blasphème le pied d'une petite enfant Nazaréenne.

L ÉGLISE HApit.LÉE DR FEUJLI ES

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort de cette mort que tu fuyais comme une guêpe lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compag-non banal de l'homme : Etre béni! toi que nourrit la faim que ton maître partag-e, toi qui accompagnas dans leur pèlerinag-e l'archang-e Raphaël et le jeune Tobie...

o serviteur : Que tu me sois d'un grand exemple, ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu! Le mystère de ton obscure intelligence vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah ! faites, mon Dieu, si Vous me donnez la grâce de Vous voir face à Face aux jours d'Eternité, faites qu'un pauvre chien contemple face à face celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

l'église habillée de feuilles ig3

aS

Le poète médite. Il song*e à ces prophètes qui, comme des g-oëlands, crient dans la tempête. Et le souffle du Saint-Esprit qui se révèle pousse au large du Ciel obscur leurs caravelles.

Ils tiennent un journal de bord dont le papier

conserve çà et là, mystérieux herbier,

une feuille de l'Arbre où Dieu sera g-reffé.

Les océans futurs par eux sont traversés.

Ils ramènent, aux crocs de leurs ancrs de rouille

une éponge, une Croix, des deniers, la dépouille

du Crucifié, des dés, une lance, un fouet :

épaves d'un naufrage à venir, dispersées

çà et là comme des étoiles dans l'abîme,

comme les phrases d'un poémo «i» «ont des vides,

CLAIRIKRES DANS î |5 ÇIJCL

comme, dans leur bizarre eng-renag-e, les choses : eng-renag-e qui lie le rosaire à la rose . Ces débris sous-marins gisent au fond des Temps, à une profondeur de dix siècles avant.

L'homme voit peu de chose et mal. Il est cloîtré dans son argile où la lumière est mesurée. Dans son œil trouble rien d'abord

ne se précise : L'homme croit voir une Arche avant de. voij-
l'EfflisÊ.

Marins d'Eternité, sag-es, frustes prophètes
aux barbes dans le vent | Laissez que ie poète
vous prie d'intercéder pour lui auprès de Dieu,
vous dont les nefs encor cpupent les flots dei^ Gigu^c
et g-ardent fièrement, à des perler mêlé,
l'attirail tout sang-lant de la Croix révélep,
Ecoutez-moi, ô vous qui spaqdie? s^r d\$§ çQ?dgs
le Mystère èi vepir de la Miséricorde?
Dieu fas\$§ que mes rnains guççombept §9Us (|esi fiesyrs I
Obtenez-moi de lui, âpres navig'ateurg,
des fruits bons à mapg'er et des ois^au:~ç qui çh?ii)t\$E|t,
Je veux voir le soleil liiipe dans la tpuernieîitÇf
J'ai été ^p ces jours abreuyé 4*aii[jer|iuiQç ;
L'i^LlbË UABILbéu DE FEUILLES I Ç^

Raisins de Chanaan, g-onflez-vous dans la brume! Gorg-es des
fiancées, roucoulez pour l'amour I

Dans la paix lumineuse où est votre séjour,
que j'obtienne par vous, ô terribles prophètes,
que mon Dieu me pardonne et mon cœur soit en fête.

o lions qui chantiez : Qu'il exauce mes chants,

Lui qui prend soin des lys et des oiseaux des champs.

CLAIRIÂRKS DANS LE CIKL

On voit, quand vient Tautomne, aux fils télégraphiques de long-ues lig-nes d'hirondelles grelotter. On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter. Même sans Tavoir vu, les plus toutes petites aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

. . . Sans l'avoir jamais vu ! dis-je. C'est comme nous qui désirons le Ciel dans notre inquiétude. Elle sont là, perchées, pointues, faisant l'étude de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux, pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent

l'église habillée db feuilles 197

C'est dur d'abandonner le porche de l'ég-lise !

dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés. . .

Oh ! Gomme elles s'attristent ! Oh ! Pourquoi le noyer

les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles ?

La nichée de l'année ne le reconnaît point,

ce printemps que l'automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses, avant de traverser les Océans divins et de g-agner le Ciel des éternelles Roses, s'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.

ROSAIRE

L'adolescente fait murmurer sa fenêtre qu'elle ouvre à son réveil en s'y épanouissant. Fleur de camélia, sa joue est rougissante. L'enfant reçoit l'air vif, referme, et va se mettre à genoux. Et sa bouche, ainsi que deux pétales par l'aube détachés d'une rose Beng-ale, effeuille avec ferveur, vers la nacre des cieux, de son chapelet blanc les Mystères joyeux.

Annonciation»

Par l'arc-en-ciel sur l'averse des roses blanches par le jeune frisson qui court de branche en branche et qui a fait fleurir la tête de Jessé ; par les Annonciations riant dans les rosées et par les cils baissés des graves fiancées : Je vous salue, Marie.

Visitation.

Par l'exaltation de votre humilité

et par la joie du cœur des humbles visités ;

par le Magnificat qu'entonnent mille nids,

L'ÉGLISE VAILLÉE DE FEUILLES 2Cf3

par les Ijs de vos bras joints vers le Saint-Esprit et par Elisabeth, treille où frémit un fruit : Je vous salue, Marie.

Nativité.

Par Tâne et par le bœuf, par l'ombre et par la paille, par la pauvresse à qui l'on dit qu'elle s'en aille, par les nativités qui n'eurent sur leurs tombes que les bouquets du givre aux plumes

de colombe ; par la vertu qui lutte et celle qui succombe : Je vous salue, Marie.

Purification.

Par votre modestie offrant des tourterelles, par le vieux Siméon pleurant devant l'autel, par la prophétesse Anne et par votre mère Anne, par l'obscur charpentier qui, courbé sur sa canne, suivait avec douceur les petits pas de l'âne : Je vous salue, Marie.

Invention de Notre Seigneur au Temple.

Par la mère apprenant que son fils est guéri, par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid, par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée, par le baiser perdu par l'amour redonné^ et par le mendiant retrouvant sa monnaie : Je vous salue, Marie.

l'église habillée de feuilles

Ainsi que Crusoë dans son île déserte,

le poète guette, à l'amère solitude,

quelle voile apportera la béatitude

à son exil. La mer, comme une porte ouverte,

semble donner l'espoir qu'apparaîtra soudain

le bateau qui rira à l'horizon d'étain .

Et la fièvre prend le poète sur la grève .

Il croit voir cette voile. Il n'y a pourtant rien

que le toujours pareil si accablant du rêve.

Le poète ag-onise. Il a soif, il a faim.

sa passion lui tend du fiel et du vinaigre.

Et les seuls fruits offerts au naufrag-é par Dieu,

ce sont les fruits des cinq Mystères douloureux :

3tOo CLAIUKRES DAÎVâ LE CJEL

Affonie,

Par le petit garcoft qui meurt près de sa mère tandis que des enfants s'amuse au parterre ; et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment son aile tout à coup s'ensanglante et descend par la soif et la faim et le délire ardent : Je vous salue, Marie.

Fîageilation.

Par les g-osses battus par l'ivrog-ne qui rentre, par l'âne qui reçoit des coups de pied au ventre par l'humiliation de l'innocent châtié,

L EGLISE HABILLEÏ DE FEUILLES 207

par la vierg-e vendue qu'on a deshabillée, par le fils dont la mère a été insultée : Je vous salue, Marie.

Couronnement d'épines.

Par le mendiant qui n'eut jamais d'autre couronne que le vol des frelons, amis des vergers jaunes, et d'autre sceptre qu'un bâton contre les chiens; par le poète dont saignait le front qui est ceint des ronces des désirs que jamais il n'atteint : Je vous salue, Marie.

Portement de Croix.

Par la vieille qui, trébuchant sous trop de poids, s'écrie « Mon Dieu ! » Par le malheureux dont les bras ne purent s'appuyer sur une amour humaine comme la Croix du Fils sur Simon de Cyrène; par le cheval tombé sous le chariot qu'il traîne Je vous salue, Marie.

208 CLAIRli?:UES DANS LE CIEL

Crucifiement,

Par les quatre horizons qui crucifient le Monde, par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe, par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains, par le malade que l'on opère et qui g^eint et par le juste mis au rang- des assassins : Je vous salue, Marie[^]

l'église habillée de feuillks aog

Je suis une brebis qui court dans les œillets. Elle tremble, et sa voix semble toute mouillée lorsque Ton voit le jour succéder à la nuit : Car l'aurore est bien froide avant que la brebis dans le pur arc-eu-ciel soit tout ensoleillée... Renais, soleil I Du fond des cirques ténébreux, renaissiez, renaissiez, Mystères glorieux, pour la brebis qui tremble au milieu des œillets?

CLAlUlElts 1JA>S Lh CUil

Résurrection,

Par la nuit qui s'en va et nous fait voir encore l'ég-lantine qui rit sur le cœur de l'aurore; par la cloche pascale à la voix en allée et qui, le Samedi-Saint, à toute volée, couvre d'alléluias la bouphe des vallées i Je vous salue, Marie.

Ascension.

Par le g-ravissement escarpé de Termite

Ters les sommets que les perdrix blanches habitent,

par les troupeaux escaladant l'aube du ciel

l'église ifABTTIÉK HE FEUILLES 211

pour ne se nourrir plus que de neig-e de miel, et par l'Ascension du glorieux soleil.

Je vous salue, Marie.

Pentecôte.

Par les feux pastorauf qui degeend^Pti \ % P^it» sur le front des coteaux, c^s apôtreg qui prient î par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre ; par réclair dont l'Esprit allume comme un chaume, mais pour l'Eternité, le néant de chaque homme : Je vous salue. Marie.

Assomption.

Par la vieille qui atteint, portant un faix de bois, le sommet de la route et l'ombre de la Croix, et que son plus beau fils vient aider dans sa peine; par la colombe dont le vol à la lumière se fond si bien qu'il n'est bientôt qu'une prière : Je vous salue, Marie.

Couronnement de la Sainte Vierge.

Par la Reine qui n'eut jamais d'autre Couronne que les astres, trésor d'une ineffable Aumône, et d'autre sceptre que le lys d'un vieux jardin ; par la vierg-e dont penche le front qui est ceint des roses des désirs que son amour atteint : Je vous salue, Marie.

Fin du Rosaires

L*iglISE HABILLÉS DE PKUILLES 2l3

J'ai rêvé cette nuit que j'étais sur la route. Je lisais ce poème et voyais se poser sur chaque feuille lue, comme fait un baiser, des platanes tombée une autre feuille, rousse.

2J.'4 Cl.AïaiÉIlKS DANS LE CIEï.

« Je me souviendrai de vous «ir « » ma poche nocturne; dès
W ti «iU'-i «je méditerai vos bienfaits... »

(Paroissien. Ps, O2.)

David, tu t'éveillais sur ta couche nocturne, mais la lisse blancheur des filles d'Israël qui se penchait vers toi, modelée comme une urne, ne te suffisait point, tu t'adressais au Ciel.

Alors, sur le désordre ardent de cette couche,
les jambes repliées sous toi, long-temps ta harpe
bourdonnait, sourde et solennellement farouche.
Et tes femmes couvraient leurs fronts de leurs écharpes.

L ÉGLISE HABILLKE DE FECULES

Ce cri que tu poussais vers les errantes lunes,
il monte encore, il fait ma consolation,
plus haut que le front blanc des concubines brunes,
plus haut que ma douleur, plus haut que ma passion.

2l6 CLAIRlÈftES PîNS LF, CIEL

C'est un repas frug[^]al que l'on mange à l'abri, c'est un pain virginal divinement amer, C'est le Pain qui est Dieu, par l'Esprit et la Chair, qui nourrit, et guérit du mal de cette vie.

Ne crois pas, ô toi qui t'assieds à cet abri, près de ces travailleurs et de ces travailleuses dont la face est noircie par l'ombre besogneuse, ne crois pas que ton Dieu en toi pousse un grand cri.

Car, assis au milieu des siens, à cette Gène, le Christ parle si bas qu'à peine on peut l'entendre. Mais bientôt je ne sais quoi d'indicible et tendre nourrit d'encens divin l'âme et la rassérène.

l'ÎK Hxnil.l EK DK KiaMÎJ.liS

Mon frère, va donc voir, toujours renouvelée, s'arrêter un moment l'Humanité en marche, niang-er le Pain de Vie multiplié dans l'Arche, et repartir vers les Terres d'Eternité.

JE FUS A- HAMBOURG » . . . I[^]Z

L'EGLISE HABILLEE DE FEUILLES

DANS LA PALEUR EMBAUMEE DE CE SOLEIL FOU l51

OR TANDIS QUE PRIAIT CE POÈTE G ETAIT. . l53

ET c'est ainsi que DIEU REPONDAIT AU POETE l54

LES PRIÈRES s'en VONT AU CIEL COMME DES FLEURS I

AUTOUR DE LA CHAPELLE s'ÉTEND LA PAIX DES
CHAMPS. . . iSy

LE POÈTE n'est PLUS JEUNE COMME AUTREFOIS I 09

CAR MAINTENANT, NOURRI d'uN INEFFABLE BLÉ I 6 I

LE POÈTE, TANDIS QUE l'Été s'ÉLEVAIT 1C2

IL DIT AU CANTONNIER, AU SORTIR DE l'ÉGLISE I 63

AU CRÉPUSCULE, A l'heure OU LE SILENCE SAINT F 65

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/clairiresdansloojammuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.